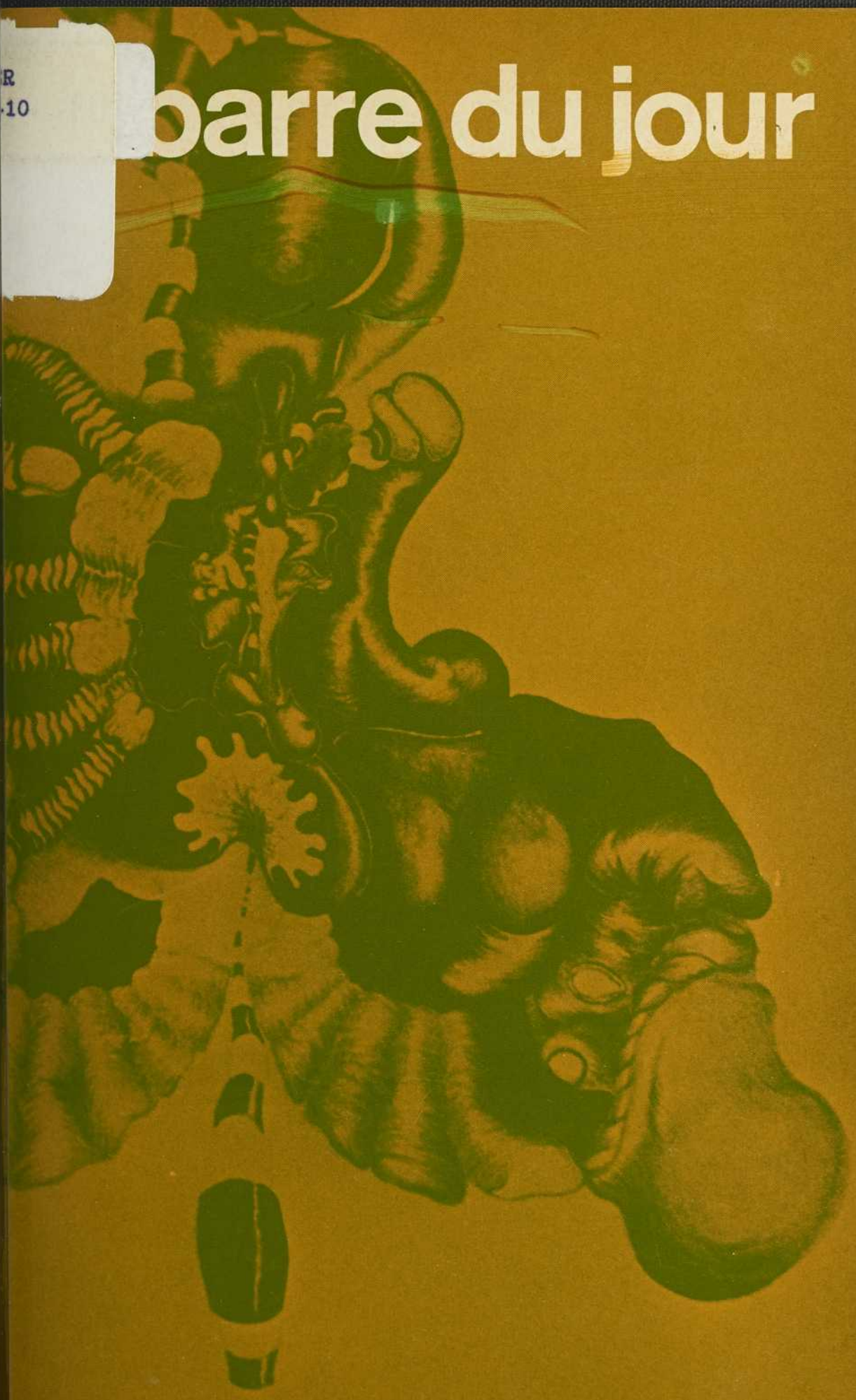


R
0.10

barre du jour



la barre du jour

Revue littéraire bimestrielle

Novembre-février 1971

COMITÉ DE RÉDACTION

Michel Beaulieu

Nicole Brossard

Jean-Yves Collette

Marie-Francine Hébert

Jean-Marie Poupart

Marcel Saint-Pierre

Roger Soublière

Bernard Tanguay

Gleason Théberge



Secrétariat : Francine Brossard



Distribution : La barre du jour

665, rue Crevier,
Montréal 379, Qué.



Les auteurs des textes que nous publions sont
les seuls responsables des opinions qu'ils émettent.



Toute reproduction interdite.



Les textes soumis à la revue seront remis sur demande s'ils
sont accompagnés d'une enveloppe affranchie.



Couverture : dessin de Michel Boileau



Toute correspondance doit être adressée au secrétariat de :

la barre du jour

665, rue Crevier,
Montréal 379, Qué.

s o m m a i r e

TEXTES	2
nicole brossard	
UN PEU NOUVELLE-FRANCE	7
françois charron	
POÈMES	12
michel beaulieu	
LES GROS COUSSINS	22
jean-yves collette	
FAIT SITOT DIT	28
jean-marie poupart	
POÈMES	30
janek sinoé	
PING PONG	48
marie-francine hébert	
DE LA DOUCE AGONIE	58
bernard tanguay	
*	
PRÉSENTATION	69
jacques-a. lamarche	
LES INÉDITS	76
robert charbonneau	

NICOLE BROSSARD

CE MIDI CE JUILLET

le des espaces et des lettres qui boucle aujourd'hui le tout
LITTÉRAIRE : *l'englobant du délire des radieuses images qui
s'en suivirent*

MODE D'APPROCHE : manuel ouvert (les sourires) insistance
s'il faut rompre *du désir de prendre le large aveuglé soleil
tonnerre et torride autour de soi* la suite en actes de paroles
dépouillés d'écriture revendication mots d'outre-pensée laissés
proie lecture proie de toutes révélatrices... ou plutôt ne naî-
tront peut-être jamais les phrases d'identiques en identiques
vagues n'atteindront pas... si toutes clichés épargnent du pour-
quoi : ce texte suite et rupture risque *qui témoignera dans
la tremblante atmosphère* aussi texture fine s'y dessine alors
s'inscrit apte à la séduction autre mot écrire ou (nous nous
choisirons) l'allonger sur le blanc sobrement d'une lecture les
séquelles l'azur et le vert ensemble insistent **DANS LA DIF-
FÉRENCE**

VERSION

apprentissage soit le motif vivement les TITRES constamment
je intime (pour t'écrire) perpétuelle transcrite à te transmettre
renouveler vois oscillation trop stimulée je écrire (autrement)
fissure renouveau aboli refaire or ce mutisme comblé verbal
autrement

double-emploi les événements octobre un rythme car s'y révélant
VOYEZ dit-il VOYEZ LES MANCHETTES quelques images
(dans la neige, etc.) plus avant comme après texte : medium
(message) en ces circonstances déchiffrement et gestes croisés
si piégé cet ensemble métamorphose et langage fucké les CODES
confrontation virtuelle ton regard j'y inscris un peu de sens
un peu d'une arme insensée

du texte pratiqué les volte-face les particularités : répression
et climat 1. lire : les rues d'octobre et de Montréal 2.
manifeste (leur) DIFFUSE frontière enfoncée désordre linguis-
tique 3. les acides luisent Polaroid lecture de l'image texte
souligné *en train de se politiser* tel est l'espace défini le
cadre du texte pratiqué : avec insistance

LA PROSE MAINTENANT

s'y ajoute toujours un peu de l'inutile. Tentons le décodage. Je pense à ces sorties verbales transmises (leur incohérence), aux facteurs de crédibilité qui jouent en leur faveur. Car tout cela fut imprimé et lu.

TITRES. Ils opèrent comme nous : ellipse, omission, répétition. Ils opèrent comme nous et cette crise du langage leur profite.

la prose : en comprendre les abus et la composition. Et des ressemblances qui existent entre l'écrivain et le politicien — tous deux usurpateurs du sens — dire qu'elles éclateront... tant va la consommation verbale et écrite que surgissent l'un après l'autre les non-sens. Y mettre un frein.

et parler aussi de cette gêne à prononcer, à écrire certains mots. Alors guillemets, tirets et parenthèses apparaissent et ajoutent à la confusion. Se dessine un style nouveau, écriront-ils. Plutôt des tics nerveux d'écriture.

des blancs, des intervalles qui amènent peu à peu à la renonciation. Abdiquer. Hésiter... le bégaiement. Etre les marionnettes d'un système linguistique qui n'ordonne plus le sens... la communication...

créer du sens avec du non-sens, telle semble être la démarche dernière des sociétés consommatrices. Babel n'est pas une image. Babel.

le non-sens est *too much*.

donc reprendre l'analyse. Des vernis littéraires et plastiques que nous ajoutons depuis trop longtemps sur un fond de culture bourgeoise, n'attendre rien de plus qu'un Babel de consommation. *Mon gag ton bag pendant ce temps leur gun leur fun.*

**“Si une taille de bottes et de skis pouvait
satisfaire tout le monde, on pourrait se passer
de Streeter & Quarles.**

Malheureusement, la même taille ne satisfait pas tout
le monde.

Quelquefois même, un pied n'a pas la même taille
que l'autre.

Ne pas être équipé correctement peut avoir des
résultats sérieux.

Même dangereux.

Les meilleures fixations de sécurité du monde, mal réglées,
sont aussi dangereuses que les fixations-pièges d'autrefois.

A Streeter & Quarles, nous n'avons jamais vendu quoi que
ce soit que nous pensions ne pas être de bonne qualité.

Et nous n'allons pas commencer.

En même temps, nous avons essayé de vous donner le maximum
pour votre argent.

Et nous n'allons pas arrêter.

**S & Q acceptera le prix, quel qu'il soit, offert en ville
pour le même équipement de ski.**

Quel que soit le prix.

Nous ne permettrons pas, sciemment, à nos concurrents de
vendre meilleur marché que nous.

Nous ne sommes pas exploités.

(Nous avons vu trop d'orteils gelés).

Mais nous avons l'intention de nous battre avec
les "super-escompteurs", en acceptant leurs prix
quels qu'ils soient.

Et aussi en offrant les meilleurs conseils.

Il va faire froid durant ce long hiver.

Pensez-y.

de Streeter & Quarles.”

Le meilleur prix.

Le meilleur conseil.

Centre Fairview • Place Versailles

3 magasins à la Place Ville-Marie

tel est l'enjeu

l'automutilation sémantique au profit d'un quelconque quelque chose humain culturel (économique).

sourde oreille et mutisme. Pourtant mots et phrases se multiplient. Imprimés, diffusés. On accélère le processus de consommation. Aveuglement Babel. Et non-concordance des temps.

* * *

l'écriture

"associée de façon permanente dans ses origines à des sociétés fondées sur l'exploitation de l'homme par l'homme"

Entretiens avec Claude Levi-Strauss

l'écriture : *accumuler* les connaissances. Les inscrire en lieu sûr à l'épreuve du temps. Pierre, papyrus, papier et ... maintenant bandes sonores. Langage déployé dans l'espace et dans le temps, ramené à sa dimension (discours enregistré le ...). donc l'écriture, l'écrit : objet. Souvent bibelot. De luxe. Servant à tuer l'ennui. Ou passeport social. Ou Proclamation par ordre de sa Majesté. Ou carte d'identité.

l'écriture aussi parce que vitale dans le déploiement de la connaissance. Vitale en tant que code décryptable : langage scientifique. Privilège entre les mains de celui (publiciste, poète, etc.) qui a pour fonction de *créer* soit d'ajouter aux mots des surcharges de sens. Enfreignant les lois de la littéralité et de la latéralité, *le créateur* devient temporairement l'unique détenteur du sens. Bien vite cependant le lecteur consommateur passe du statut de locataire du sens à celui de propriétaire. Il devient lui aussi apte à faire le *commerce* des mots. Il échange. La qualité, la quantité / et la rapidité avec laquelle se feront les transactions / détermineront les chances de survie d'un commerce essentiel dans lequel les fraudes sémantiques sont monnaie courante puisqu'elles assument au nom des détenteurs du pouvoir le viol (sic) des consciences.

Nicole BROSSARD

UN PEU
NOUVELLE-FRANCE
DU THÈME TEX-

à comme par cette page qui, caractère
si tôt, sans rien (le début). L'objet neutre ainsi
parallèle aux ——— exp. : où se trouvent la li-
gnes / la phrases parce que autant l'habitude puis
paradoxaie fige(raït) chaque trait de l'écriture
d'aplomp, en sachant le possible ou l'im-

Mais écouterions-nous plus tôt

signifiant à chaque ce que durant la lecture, peu
importe cette durée ——— D'ailleurs, y en a-t-il
une *nature du mot*

cependant renverser la chaudière dans l'épuisement qu'elle
elle leur allume tous les feux or jusqu'ici ambigus du sort
3 celle là jeune fille (troublante ?) mais au passé, une facade . . .
se peut-il que souffrant du scorbut, tout surpris du fixe

à la connaissance, et de l'orange aussi. Puisque jeunes avec
6 publiques à l'assaisonnement de l'hi-
remémore cette jungle sur le givre. Où ils hibernent jadis
vous auriez ménagés à cette chambre, inscrite
9 flamboies, ceux auxquels tu tâches d'y
imbiber la noirceur plutôt, de ton signe
et garni, évocateur de saisons véhiculées aujourd'
12 par les motifs du vestiment, le sien

chaudière est à mettre moins tôt ——— avec ce qui
n'empêche *la lettre*

premier et dernier l'espace à remplacer ce chapitre,
savoir les déboires de mademoiselle; il ne reste
qu'en imaginer le thème, panel ! ! !, une sorte
de drame acclamé. J'ose dire par le fait, si oui.

discipline	qui masquait l'allure du temps fasse
joindre le	s deux bouts à un point d'impact.
Ainsi voyo	ns-nous l'évolution structurale du
cognitif,	les lèvres) d'un souvenir, tout au
plus une r	elation petit à petit encadrée ou
encore mei	lleure.

en plus personnel ——— c'était autrefois le cri nombreux des,
guétapens / la vie d'une autre époque —

15 couvre-chefs de décembre
évacue ici, les mièvres dûes à l'expé-

mastiquent la viande. Elle sort dedans des barils de sel

18 Toi comme ondulait une *Madeleine de Verchères*,
transportée par le ponctuel
peut-être plaintif, quel drôle de barricades au son

21 Voyant passer quand tu t'apprêtes pour un mime
l'idylle gicle à quoi bon d'autres aussi pleins
d'éloges t'auront dit comme une légende

24 prise à ces mesures de guerre ?

une impertinence à écouter l'

la réflexion en cause (d'une) sous toutes réserves propose pour son bien la destitution : sa part logique que pratiquement close. L'entreprise folle renvoie à l'ambition. Enumère des termes fréquentés : tôt / late
contraires.

La ligne en joie et totale et bientôt se voit l'objectale du. L'autre principe aux degrés des ponctuations. Ce n'est pas grand chose, j'occupe, dis-je, en soi le phénomène. Et puis l'héroïne à jeûn située dans l'angle de deuil, préparatoire à l'immédiat écorche la suave (le sens) du mot

car ils moururent à tes yeux avant
demi-tour à cette nouvelle-

27 pays attaqué dont divers éléments décident à montrer
leur postérieur

aussi bien revenons-y, tiède chancèles-tu

30 avec tes seaux de glace ? Un déclin de physique,
de l'honneur que fatigua, vous proclameriez
votre maladie ? ou elle est saine

33 comme quoi la demoiselle utilise des amphétamines
(fictives ais-je bien entendu un vieux ?). Alors
que s'éloignent les raquettes aux déplacements de troupes
36 — un peu publiables

De demeures appliquées rond où qu'ils se recroquevillent,
comme en masquer de leurs membres à pied.

39 pour qu'ils puissent, soulevant leur ossature couverte
chère "je rougeoie", étonné de ceux à qui

compilation des faits passés que nous nommons

42 Le gel est tout ce qui nous reste
pour mettre en scène, à distance encor
-rieuse période qu'amorce la naissance

45 (et à toutes ces pelleteries convoitées dont
aurait fait voyager au profit de son errance
pour combler les poches. "*Larguez ! Equi-*

48 *vos bords !*" Vous n'êtes pas pires partis,

quand rien ne sert d'achever la littérale,
ici et là,
rechercher / cherche son spectre;
c'est tout de même l'infortune du dit.

qu'en ce siècle les bouts d'hommes
une pipe et chacune, confondue, réchaud qu'ornait
51 quelque visage... En tempête ce fut la fin dans ces
huttes à peine, nues, avec cette odeur d'écorce

niant le contraste.)

François CHARRON

MICHEL BEAULIEU

pour fêter un printemps

(à Michel Butor)

c'était un jour basculant dans ses gonds
un jour pas tout à fait ainsi que les autres
ni plus calme ni plus vert un jour ordinaire
à peine plat à peine arrondi dans ses coins
et l'on en gravissait le versant sud
promeneurs paresseux des dimanches
et sans trop s'en rendre compte
peut-être le souffle un peu plus court
on n'a plus vingt ans que diable
même si la canne attendra quelques années
il s'en faudrait de peu pour cette courbure
ce poids qui vous attise le fond des reins
la douleur est un cyprès confit
qui fraie parmi les réseaux multipares
mais le sommeil qui vous replace les os
il faudrait y songer plus tôt que la nuit
couteau dans les yeux cet affleurement
des glaces l'hiver assoupi sur son socle
un printemps s'en vient qui ne casse rien

abstraction

arceau $\frac{\text{fracas}}{\text{fleuve}}$ \rangle ces légers marteaux

n'y a pas n'y a plus (mais oui —: mais non :
non) \longrightarrow le plus par le moins donne moins
l'escalier (ailleurs) souterrain / ce qui est
n'est pas ce qui n'est pas ce qui est (et encore)
par exemple : un oeil roule dans ses fourneaux
il suffit (paraît-il) de le croire
pour qu'aussitôt
(et puis) et puis
(la suite un peu plus tard)

références

admettons que (faisons semblant que)
mais sans doute ceci n'est-il pas assez évident
disons alors que le mot s'échappe des dents
peut-être soufflé peut-être gravissant des espaces
il faut en référer aussitôt disent les uns
(mais à qui ?) à quelque bobine perdue
au cours des astres oui cette ellipse
ainsi je te / tu me / la fête encore ou si peu
cette escarbille à peine enfoncée

abstraction 2

veuillez (oui vous savez : la formule
— on la lit si l'on peut dire tellement souvent —
c'est n'importe quoi ces feuilles de papier
parfois un reste de tranche nature ou très découpées
((mais rien du tout rien du tout je vous assure))
sur l'espace d'une pomme en quatre fissurée
(en quelque sorte il s'agit de ((mais non
mais non)) ((alors ?)) ((?)) et si mais si
oui / non / peut-être bien que / pas du tout)

nature morte

il s'agit de décrire un espace restreint
(par exemple une pomme dans un mortier
ou quelque chose d'avoisinant mais pas tout à fait
une pomme dans un mortier disons une carafe
à demi-pleine / à demi-vide selon la perspective
mais peut-être vraiment une pomme disons
posée sur la table ou parmi un ensemble de fruits
à moins qu'ils ne s'agisse de la table elle-même)
ou de l'effacer parmi l'espace ambiant

un après-midi devant la mer

prends garde à ce feu : les murs sous les murs
et les murs couvent les glaces (ô petit coeur
dans le blanc démâté

l'écume des vagues

le sable

la montante marée du soleil dans un oeil

— chairs brûlées — les cheveux s'agacent

un peu de sel / un peu d'iode / un peu d'eau
cette lunaison)

il ne peut être que bon de le répéter de temps en temps

un tant soit peu (pour soi-même ou pour autrui)

tu ne le répéteras jamais assez

un peu de trop mais beaucoup trop

trous dans les murs (petites mémoires

percluses : le fil s'amenuise / de même le filet :

on n'y piégera plus que des ombres

d'ailleurs venues / aussitôt reparties

selon la trame ou le réseau)

j'attendais (tu attendais / il attendait) non

plus maintenant (ces lucioles)

(les clignements des cils sur la poussière

ou contre l'à peine petit peu de rien

tu en ressassais la saveur dans tes ongles)

demain viendrait / ses cortèges / ses lendemains

un autre jour quelque part s'effacerait

au contraire

ne venais-tu pas de nulle part ou d'ailleurs
(à peine déployée sur les pans du silence
à peine fragile au milieu des couleurs
une pleine lune irisée se baignait peut-être
dans tes yeux tes yeux fauves tes yeux fous
((silence murmures-tu sur le silence
ne dis rien tout de suite attends encore un peu
et le printemps se délestait de ses anneaux))
à peine clos cette douceur des paupières)
ouvertes les paumes sur le jour qui s'étonne
de naître un peu plus tôt quand approche l'été
encore qu'il tarde à l'affrontement des midis chauds
tu ne sais pas encore mais quelle importance
tu le sauras à peine avant d'ouvrir les yeux
et les murs s'effondreront autour de toi
bousculés dans le sens aigu de leurs fractures

à très bientôt

érodé mot de suie percuté délavé
le sceau de la faim à la pointe du coeur
(or j'écrirai maintenant quelques mots pleins
de toi ((il s'agit de la veilleuse au fond des yeux
et peut-être de la ferveur esquissée contre son ombre))
tenu entre les doigts le fil se tend à peine
tu ne l'entendrais pas se rompre sur l'espace
en même temps que bousculée la nuit bascule)
mot mourant parmi les gestes découverts
le réseau de la joie sous la pointe des doigts

passer le temps

un peu de rien tu le tournes en tes doigts
(tu en caresses les angles
tu les effaces les amincis
les polis du bout de l'index
le lances en l'air
qu'il frôle à peine le plafond
redescend vers le fond de ta main
le serres très fort entre tes paumes
les lignes s'y graveront à la surface
ou leurs ombres)
et le déposes un peu plus loin contre le miroir

stroboscope

à l'orée d'un jour de qui sait quand
n'importe qui se dirigeant vers n'importe où
les couteaux des couleurs éclatent dans les yeux
tu ne l'apercevais qu'à peine parmi le brouillard des foyers
ou : quand un édifice recouvrait cette illusion
d'un espace à peine modifié dans son organisation
en ralentissant peut-être le pas de nouveau modifié
tandis que tendue contre le rapport des trottoirs elle avançait
tu la reconnaîtrais parmi n'importe qui d'un coup de poing
effaçant les rangées de maisons traversant simplement la rue

printemps 1970

Michel BEAULIEU

JEAN-YVES COLLETTE

LES GROS COUSSINS MOUS ET L'USAGE
QUE FONT D'EUX LES GROS FAISEURS
DE FUMÉE, DE DISCOURS ET DE
PARAPHRASES

INTRODUCTION AUX GRANDS TRAVAUX
DES FAISEURS DE FUMÉE,
PROVENANT DE LA CELLE QUI TIQUE.

Les gros coussins mous faisaient des volutes d'air, dans l'air épais et cendré de la celle qui tique, fumée tout au long des discours et paraphrases. Les gros coussins toujours mous retombaient après, (ayant tout d'abord suivis une trajectoire voulue, étudiée, et longuement murie au soleil par le fumeur de celle qui tique), après quelques secondes, quelque part dans le vide créé, (ou déjà existant, (qui sait?)), mais rempli de fumée. Retombaient sans bruit, leur rôle étant d'assourdir toutes chutes, leur chute propre fut donc, selon l'usage, silencieuse, malpropre, et sans fracas. Leur rôle étant aussi, de faire reposer les grosses bulles du gros faiseur de fumée, lorsqu'il est fatigué de lancer et de faire virevolter dans l'air, mi-pesant, mi-un-peu-lourd de l'endroit où il se trouve, les gros coussins si peu rigides, et de faiseur de fumée provenant de la celle qui tique, qui fait que l'air soit épais et poudré et qu'il soit possible d'y dessiner et de remarquer après coup, les volutes accomplies par les gros coussins mous, lorsqu'ils sont retombés.

Donc, le gros faiseur de fumée qui rend l'air épais et poudré, se remet, à l'instant même, à la tâche, la seconde en importance : celle de faire des discours et de paraphraser. La première tâche étant de lancer, il faut le rappeler, de lancer en l'air de gros coussins mous, qui doivent accomplir des volutes, (ou, si vous préférez, des enroulements en spirale).

DISCOURS OU PREMIÈRE TÂCHE, LA SECONDE EN
IMPORTANCE, ACCOMPLIE PAR LE PREMIER FAISEUR
DE FUMÉE, QUI N'EST PAS LE PLUS IMPORTANT DES
FAISEURS DE FUMÉE, PROVENANT DE LA CELLE
QUI TIQUE.

Messieurs, (dit-il), nous sommes aujourd'hui réunis dans un
endroit rempli de fumée, et il
faut bien le dire, nous sommes, je crois, (je me permet ici de
croire pour vous), satisfait de
cet état de chose, puisque la fumée qui est ici ce soir, est bien,
si je ne m'abuse, une fumée
de cigarettes, et que cette cigarette est bien, si je me permets
de ne pas m'abuser ainsi à deux
reprises, il s'agit bien de la celle qui tique, la seule qui pro-
duise cette intense, méthodique
et bienveillante fumée qui nous comble de joie, lorsque nous
lançons dans son air épais et
cendré, de gros coussins mous, et d'admirer longtemps encore
après que ces derniers sont re-
tombés, les charmants enroulements, que notre génie, et notre
longue pratique de ces choses,
nous permettent de faire exécuter à ces légers lourds coussins
mous gros.

(applaudissements).

Messieurs, (redit-il), ce n'est pas le hasard qui nous a convié,
mais bien un heureux concours
de circonstances imprévisibles et incongrues, assemblées par
le hasard, et ce concours à
voulu, que nous soyons, nous qui sommes assemblés en ce jour,
tous des amateurs sans frein, de
la délicate et synonymement délicate atmosphère enfumée par
la celle qui tique, et ce n'est
pas tout, que nous soyons aussi très sincèrement, je l'espère,

(et je vous prie ici d'écraser
votre mégot dans le cendrier et toute possible agressivité), de
vrais, de sincères, d'honorables
partisans de ce sport noble, racé, j'ai dit, le lancement des gros
coussins mous, dans l'air par-
fumé des odorantes odeurs de fumée de la cigarettes. Messieurs,
(re-redit-il), (applaudissements
prolongés), dans ce monde de bonté, de fraternité et d'amour,
nous devons espérer, et nous
avons tout droit de croire que nous pouvons, sans trop grande
illusion, espérer, que la projec-
tion de coussins mous deviendra un sport mondialement appré-
cié et pratiqué, et que sur nos
têtes dévolura l'honneur d'avoir été les premiers à en propager
l'enseignement, les règles de ce
bienfaisant tue-temps. A cet effet, je lève mes gros coussins
mous à notre gloire, et je les
stratosphérise sur le champ de bataille, dans la grande immen-
sité de l'espace fumifié, épais et
poudré de la fumée des modules grossis de la cigarette celle
qui tique. Messieurs, (bis-bis
dit-il), (applaudissements plus que prolongés), je serai sec:
merci de votre attention.

EXPOSÉ OU SECONDE TÂCHE, LA PREMIÈRE EN IMPORTANCE, ACCOMPLIE PAR LE PREMIER FAISEUR DE FUMÉE, QUI N'EST PAS LE PLUS IMPORTANT DES FAISEURS DE FUMÉE, PROVENANT DE LA CELLE QUI TIQUE

Ce qui est à retenir, et qui évidemment est très important, puisque c'est à retenir, dans la fabrication de ce très utile instrument que sont les gros coussins mous, étant donné que, et j'affirme cela sans sourciller, sans gros coussins mous, il ne peut y avoir d'utilisation vraiment rationnelle de la fumée provenant de la celle qui tique, et que sans utilisation de cette fumée nous pouvons nous attendre, dans de brefs délais, à de désastreux désastres économiques.

Donc, en ce qui concerne la fabrication des gros coussins mous, il faut se rappeler qu'ils sont fabriqués exclusivement d'oiseaux à plumes, et que ces oiseaux vivent exclusivement dans des basse-cours à plumes.

Donc, il faut bien mélanger, pour obtenir de gros coussins mous, qui fendent bien l'air épais de celle qui tique, il faut mélanger un huitième de plumes de poules, un huitième de plumes de poulet, (communément appelées duvet), un huitième de plumes

de coq, (enlevées immédiatement après le combat), un huitième de plumes d'oies, (avant qu'elles ne soient oisives), un huitième de plumes de canards, (avant qu'elles ne soient pendantes), un huitième de plumes de faisans, (avant qu'ils ne soient faisandés), un huitième de plumes de dindes, (avant qu'elles ne soient farcies).

Le dernier huitième est consacré seulement, exclusivement, sérieusement, universellement et généralement au tissu, communément appelé tissu, et qui recouvre les plumes de toutes sortes, énumérées ci-dessus.

Le tissu, pour ne pas être en reste sur la plume, et se fendre au beau milieu d'une randonnée dans l'air épais remplie de fumée, doit être fait d'un fin mélange de coton fin, de lin fin, de laine fine, et de n'importe quel substitut synthétique, à la condition expresse que ce dernier contienne au moins cinquante pour cent de finesse.

Il est aussi nécessaire que la matière sus-dites, soit employée dans les proportions suivantes: un quart de chacun des trois premiers éléments, et deux huitièmes du dernier, (une partie étant fine, et la seconde, (qui la suit de près), pas nécessairement).

Lorsque vous rassemblés tous ces éléments, (qui sont élémentaires), vous pouvez fermer le four, que vous aviez instinctivement allumé, car vous n'avez pas oublié, je l'espère, le dis-

cours du premier faiseur de fumée: ce n'est pas avec un four, même à trois cents cinquante degrés, que l'on fait de la fumée; donc ces linéaires éléments étant rassemblés, vous fourrez le tissu avec les plumes dans les mains de votre maman, et vous lui demandez de fourrer le coussin avec les plumes et de coudre l'ensemble, afin que cela puisse ressembler à un gros coussin mou, (et si peu lourd), qui fend bien l'air épais et poudré, venant de la fumée de la celle qui tique.

NOTE DE L'AUTEUR DES GROS COUSSINS MOUS.

(l'auteur, qui est le premier faiseur de fumée provenant de la celle qui tique, se rendant compte de l'aridité de ses propos, interrompt ici ces mêmes propos, et se propose, (bien sûr), de les reprendre un peu plus tard, d'abord dans un ouvrage volumineux, (déjà en préparation), et qui s'adressera aux spécialistes, aux déjà experts faiseurs de fumée et lanceurs de gros coussins mous, et un second ouvrage, de vulgarisation, (aussi en préparation), qui s'adressera aux apprentis tout ce que vous savez).

Jean-Yves COLLETTE

JEAN-MARIE POUPART

FAIT SITÔT DIT

prophétie passive

- 2- Les circonstances antérieures, autrefois dites déterminantes, n'auront plus guère d'influence sur aucun phénomène important, que ce phénomène soit rapporté par des artistes ou qu'il se contente d'arriver tout bonnement, sans déranger personne.

Tenter d'expliquer ceci par cela sera jugé du dernier des ridicules. Voilà pourquoi le décousu temporel accédera enfin à la place d'honneur qui lui revient de droit, dans l'histoire comme dans le récit imaginé. Le mot *intrigues* ne sera bientôt plus usité qu'au pluriel. Sans tarder. Restera le cousu-main, le cousu d'or et le cousu logique, c'est tout.

Dans le cas qui vous occupe ici, c'est-à-dire sur le plan pratique et immédiat, cela ne signifie pas que le tonnerre, par exemple, bouscule la foudre, que l'explosion arrive avant la bombe et sans même qu'on ait entendu parler de quoi que ce soit. Non. Mais plutôt que les actes inconscients et conscients de F..., votre soeur, n'ont rien (ou au contraire) à voir avec les obsessions et les convictions de cette chère M..., née et morte en odeur de littérature, que le problème des liens et des clins d'oeil ne se pose pas, et partant n'a aucune importance.

3- *Rien n'échappe à l'homme.* Tel sera le slogan que l'art continuera de claironner sur tous les fronts plus ou moins stratégiques. CONTINUERA PAR SA FORME, EN TOUT CAS, CAR DANS LE FOND, CE SERA SOUVENT TRÈS DIFFÉRENT. Différent, certes, inutile et fallacieux; d'où ces grincements de dents au sortir d'un vernissage ou du lancement d'un livre.

Effronté, l'art mentait. C'était tellement criant que la fresque mentait, que le poème mentait, que le journal mentait, que le télégramme mentait ! Dénoncer ? Qui, au juste ? Dénoncer ? Comment ? Pourquoi ?

A quoi bon ? Puisque d'ailleurs les illuminés seront là pour s'en charger avec toute l'inélégance requise. Se couchant sur les rails, se noyant un soir par distraction, ils ne crèveront jamais avec des mots cambriolés à Sophocle, à Shakespeare, à Goethe. Un petit cri étouffé, puis le silence bref — et ce sera là, veuillez le croire, une très belle façon de mourir. Toute neuve avec ça !

1- Interdire aux faits d'en précéder d'autres. Dans le but de régler définitivement le problème des influences et des déterminations éventuelles. Facile, mais cela eût été injuste puisque, c'est bien connu, on peut avoir lieu AVANT dans le temporel espace sans nécessairement toucher, sans provoquer quoi que ce soit.

Et, sous le coup de cette défense, se sentant brimés, les phénomènes programmés pour le futur auraient pu se précipiter dans l'espace temporaire du présent et risquer de provoquer là un embouteillage circonstantiel des plus déchirants pour l'homme.

IL NE SUFFIT PAS D'UNE INVERSION POUR RÉINVENTER LE MONDE.

Jean-Marie POUPART

JANEK SINOË

PREMIER POÈME

MÉTASPHÉRIQUE ET MONOVERSEL

comme & avant l'émouvoir au-delà du corps & les cris qui s'en détachent avec la lucidité volontaire du gouffre où m'en sort la tête déclanchent des lieux dépossédés de l'absence régulière de moi-même criant (ni néantissant). Voilà? alors des images tantôt vomies m'enlèvent le silencieux prélude d'ailleurs

là qui se rejette la mort du couic guillottinant le réel plié en deux sur le trottoir à surgir de mes yeux le sang longuement maternel parce que d'être rien: la mort tisse une chemise à la portée de mon homme victime de l'ici & là. Je m'efface de trop à la surface du dedans de mes geste dispersant sa lumière corporellement. Le mal dans mes veines demeure, les regards se ferment pour ne pas me quitter dans ma peau neuve de vous créer.

déchirer le jour en une plénitude de grimaces nègres à l'encontre du soir pour y nourrir mon sang d'ascèses
qu'il me faudra moi-même saisir
& là nous nous sommes trouvés des noms de folie circulaire
afin de nous bien mesurer la gravité de nos visages

lueurs au réverbère du coin: derrière moi:
dixseptième miroir de la révélation: la nonchalance du tout:

s'étendre sur le trottoir de la rue (là-bas l'union androgynésiaque se promène & me dépasse) pour que se repose ma chair
j'en perds des bouts de ma vie: l'ariane de ma vie à me poursuivre à travers l'assaillement de ma création du monde,
à la face étranglée dans sa nuit: monovers conséquent à soi-même
n'y suis-je plus? que voilà un autre qui me dévore

comme & avant je monte me coucher un oeil sur le vertige
de l'heure l'autre derrière le miroir à me cramponner de tout
mon long à l'aspect de l'inéternel
bien malgré moi sombre dans le sommeil (je) Hchischique
échappe dans le temps la durée de mon corps
& ainsi que s'accomplisse la densité de voyage certain d'objets vécus

bouge plus...

Pavoisements de jaunes soleils comme des jets d'urine flous
au sortir des grands cercles de la vie!

Voilà. où j'en suis. à l'angoisse fulminante des immenses
clartés de soleils. qui m'éparpillent au seuil de la nuit.
qui remontent là-bas dans un ciel acide &
au ventre m'empoignent d'atroces arrachements du corps:

(GROUIL

d'images fluides

LEMENT

FRÉMIS

de femmes rêvées)

SEMENT

& m'assaillent au coeur même de ma tentative d'imagination.
avec mes cuisses qui te respirent. mon sexe faible qui remonte.

jusqu'à toi...

avec mes yeux de me dire tout seul l'univers clos de l'illusion
de créer sans épaisseur ni lourdeur l'espace monoversel pour
tenir debout ma respiration de la conscience malheureuse & la
séparation de mon propre corps à trainer les ruelles de l'in-
sensible

instinctivement m'approcher de l'autre

le langage de l'intuition à choisir au milieu des objets métas-
phériques toujours chancelants dans la poitrine remonte à la
gorge de ne pas dire la crainte de la désolation par des ryth-
mes & des tremblements de tout le corps & s'achève dans les
larmes

ma dernière nuit sans défense vers la clef du possible
en soi & seulement en soi

ensuite la démarche vers l'autre l'amie (frisson de femme)
désir l'un de l'autre & pour cela:

ÊTRE LA hors de moi au milieu des objets du mouvement
en la force de la chair en la violence renouvelée de nos lè-
vres OU LA MORT DÉSERTE notre sang hors d'haleine de
ne pouvoir nous y rejoindre au plus profond même de notre

consommation au fin fond de l'errance de nos mains NOUS
sur les routes magnétiques de nos paupières dilatées sur le lit
ultime de notre exil là parmi les silences du glissement de nos
genoux ALLIONS À L'ENCONTRE DE LA SÈVE GRAVI-
DE tout remués de se sentir au rendez-vous de la faiblesse de
nos sanctuaires jadis clos à l'endroit même OÙ DÉSERTE LA
MORT.

sur un nuage que j'ai crevé là-bas en plein rêve je suis cet
oeil qui s'invente un frisson de femme oubliée,

& sa voix était visible (à entendre).

DEUXIÈME POÈME

MÉTASPHÉRIQUE ET MONOVERSEL

L'instant de s'en-aller chancelle dans ma tête l'instant de nous
imaginer en partance sillonne les latitudes de nos corps
je n'ai pu faire le voyage
les vents t'amenaient mon absence de partout.

S'OUVRE MON OEIL
DÉFIANT L'ÉCLAIRCITUDE

derrière l'Univers envahissant de l'avenue Bloomfield, je reviens à pieds encore tout tremblant au sortir de cette transe, première impression: toujours un même monde clos encerclé de gens qui n'ont rien pu mourir encore de l'impuissance de leur chair mobile.

(O les vagues denses se laissent choir en l'air se renversent dans les cieux repoussant tous les paysages choisis d'avance agonisent les ombres fuient les souffles de la perception lavée du crépuscule inachevé le sel de ton âge noyant tu le sais bien tant d'heures d'angoisse à se choisir d'amour où tout n'est que vagissements d'eaux voraces d'O, mégas de voies lactées muettes jetées dans ses courbes de tournoiement intense fouillent les soleils de ne plus s'y voir (clair) de tous ces gens insensés qui n'ont su mourir ni dire)

& FERME VITE CET OEIL.

PROPHÈTE, à la poésie
à la main d'écrire les routes sourdes de la mort
en un verbe stupéfié où l'absurde se relâchait d'une mordante étreinte d'aimer,
& c'est pourquoi je vous parle avec mes mains & mes pieds corporels
un baiser sur la joue marque la rupture de tout langage
à s'y perdre
vite poète t'efface les yeux là-bas

PARS!

après un voyage périssable (languide atmosphère, abasour-
dissante d'élasticité sonore)

l'oiseau de mer émondé des laiteurs chlorotiques
et l'ébahissement lunaire plus hébescent que de coutume

L'OEIL AU SEUIL DE PARTIR PLEIN DE LA
NÉBULOSITÉ ASCENSIONNELLE.

. VOI(S)AGE .

non pas moi dirais-je (VOIci que je suis LA) merveilles!
à la suite de mes yeux résonne le bronze inquiet de l'orgue
sonore à la tête de ceux qui me REMPLISsent hors de moi

l'aspiration du vide sur le tapis rouge du rien de l'escalier —
roulant je ne sais où — le jour se lève —
& là je me suis pas à pas jusqu'au lendemain qui se mêle long-
temps à l'avance de sourire.

marcher l'avenue Bloomfield en se roulant d'espace au seuil
de la lumière au-dessus des regards de délire, mettre debout
parallèlement aux clartés de jaunes soleils la nudité du spasme,
je respirais ma sueur de vides, l'avenue Bloomfield droit de-
vant en l'alignement des rues verticales, marcher sur l'écran
des trottoirs sales un parc à la portée des yeux, des enfants

animés aux balançoires s'élancent & retombent en la force de l'élan, moi l'idiot d'outremont parmi les fleurs, je me noie mes fleurs...

mes fleurs en arcade sur l'arabesque colonne de rosée se noient dans la langourosité carminale (mais où coulent mes pleurs au milieu de l'hippocrène fontaine démiurgique), se saoulent de l'opaque euphorescence du léthé & se rejettent sur les bords curvaminés de l'angoisse: (O mes nautiques iris déchirés du rouge papillonnaire à la tige mobile au creux de l'aboli corail!)

...là parmi outremont en fleurs je détonne-je? l'étrange des mots m'effarouche (je ne sais pas plus lesquels) m'échappe le dire en fragments, SUIS NÉ GATION;
comme et sphères des lignes au jaune naît ci-devant (car la mécanique des neiges) anormalement élastique, au-dessus donc outremont

J'INVENTE À M'ÉTENDRE LA

des taches à souffleter avec ça dans le dos (mon âge?) un frisson continue le rideau la résonnance de la-do-ré(e).
j'en'y suis plus ————— j'y allant
j'hallucine le buccin oublie à l'heure où ses seins pas à pas ci-devant, je coulerai-je en elle, (une mer à boire, tu y mordras le verre à la bouche les mots happés secs sur des fleurs) la mer tumescence mandorle, m'endors l'océan rachidien tout de vitriol au-dessous du nylon ivre de nystagmus, je ne sais plus l'histoire obélistique, les murs (mur de gène mur rasé), l'immense sâti, puis à plus tard que tu ne l'aies pas connue & l'été je l'aurais cru ça (il n'est que peintre) viendra, mais le léthé voici mon frère si seul

que faire que je fasse le voyage du? est-il à rêver
mourir au plus tard béni du jourd'hui trop fréquent, cuivré
de sel, à manipuler le pharès le moi agonisant
& l'à très loin étoile des mains en cellophane qu'agite donc un
semblant de caducée (sinistre l'e caduque)
entr-ouvert une fille et une fleur sur un tapis long de caden-
ces & quelque part le visage phosphate, l'accusée sonde au loin
& alors se lève devant les abattre tous, (ci file le sisyphé en
si), l'incandescente la (la vide) bleuité des atmosphériques, ou-
tremont ma belle poitrine sourde de la chair de poule
à moi en avant le cul tout à fait répandu ouvert de vertes cou-
lures :

la ribote assène de l'amour,
viens mon coeur le fil de la (la vierge transparence) malléa-
bilité tâtonne, ô le bel homme argonaute.

L'INSONDABLE VIDE
ET IL
DÉLIVRE UNE VOIX :
L'INSTANT

(ouf, il était temps, ai failli tout perdre de l'homme que je
demeure encore & je m'y accrochais)
révolte des colores: des jaunes & des bleus se fuient, malades,
tout tourne alentour du centre: s'éclabousser

j'allumai ma chandelle, des hommes endormis tout autour qui s'ignoraient au profond de leur nuit & le mur d'en face se libère reconnaissable, mais nous sommes suspendus au crochet de l'ennui du sommeil lent à venir tant que la tête ne berce bien à son aise la moëlle de l'oreiller sur les rires naissants de l'aube

& maintenant s'accumulent des rêves de femmes vécus dans le carroussel de l'étrange consolation:

pour moi au milieu des larmes un mouvement du corps surtout par la bouche de dire

JE SOUFFRE:

l'étranglement d'

ÊTRE,

se déroule la langue de nous saisir,

à la tienne entrelacée en un noeud d'étouffement,

et nos corps s'ébranlent

BASCULENT

DANS L'ESPACE BREF

de se mouvoir plus loin dans le sommeil.

je chante l'homme enfui contre le nocturne hirsute, inoccupé bord bohémien où je sombre, à la source du désordre de vivre,

NOUS CHERCHONS L'ÎLE FLABELLÉE,

l'insondable aquarelle de Port-aux-Saumons (ô ivresses) ne l'ai pas rencontrée, lorsque je rêve de l'heuristique en-aller de l'homme a b o l i

le temps délivre les feuilles de sa haine (à la face ricannante, je m'abouche de lui et tant d'autres et d'autres encore).

HOMMAVAGINE

suit cette dédicace (je ne sais plus à qui?) son visage a disparu où toutes les étoiles viennent dormir leur dernier reflet de neige avant l'aurore, (une) fleur à l'entrée de mon respire mou, à la portée de mon corps nu (à inventer peut-être), à la poussée de mes mains, à l'encontre de nos amours à (venir), à l'orée de ma bouche paisible, venue de loin, tu es allée chercher ma vie sur un lent soupir de solitude et je t'ai trouvée un nom de fontaine dans la nuit de ce jardin afin de nous suivre le long de nos corps jusqu'au bout pour se perdre se retrouver s'abandonner à nouveau et ne plus y revenir

JAMAIS.

TROISIÈME POÈME

MÉTASPHÉRIQUE ET MONOVERSEL

L'éparse habitude de vivre par un geste de la tête flanche dans le temps passé à la recherche d'enfance ou d'infini sans défense et la clef de la vie enfin retrouvée en soi

N'en appréhende aucun désir plus pur que celui de me savoir non loin du but pour me reposer le corps

Au reste mes yeux s'éloignent seuls globalement ouverts à
la surface des objets qu'ils mythifient lueurs titubantes
l'alignement de ruelles transverses des soleils qui tom-
bent rapidement l'agitement du corps à la musique épuisée

Et tant d'autres et d'autres frémissent mais je ne sais
plus leurs noms que je les aies connus sans les voir dans
les avenues la foule d'un nuage s'empresse autour de moi

J'y reviens devant l'allongement des jours innés à les en-
tendre les arbres pleureurs à vendre des châteaux jamais à
l'encontre des ruelles nègres ma mûlatresse errance assez

Là il y a de l'eau dans un pot là un pain dans une assiette
c'est le lendemain qui semait l'heure oui j'ai degueulé oui
ce n'est rien le souci de boire j'ai crié cela il se tut le
bois

Si nous allions voir ce que j'ai cru voir la révalité d'un
peuple à genoux des gazons à laisser filer ma chair où
saigne l'ô rayon violet de ses yeux (d'ignoble oeil à ceux
de mes amis)

(à l'île actuelle le chemin de cuivre bien à elle l'ininterrompue
on note les mots trop lents pour les tremper d'azurs)

LARÉVALITÉD'UNPEUPLEÀGENOUXLARÉVALITÉ
D'UNPEUPLEÀGENOUXLARÉVALITÉD'UNPEUPLE

CHE	ALA	AST	
VAU	FER	RES	
CHE	MET	TUY	
RAI	URE	CON	
JE ?	DES	CUS	MON INTENSE SOIF ?

lui
par
ler
d'o

verticalement comme un exil
les deux têtes de l'istizaingo ne s'avouaient plus
et pâlie sa joue gémissante ne s'abreuvait plus
ON T'APPELAIT PAR TOI

ICI je réduirai l'obscur déchirante.

je
suis
de
ceux
de
vous

d'être à personne, c'est connu

Cependant il faut savoir combien je vous étreint avec mes
épaules d'âme, comment ne pas les aimés? J'ouvre mes lèvres
à m'aggriper, se mouillent (je serais-tu à boire pour toujours).
Il neige dénudée, fêlée et en poudre ou liquide, je ne sais l'ins-
tant d'avant dont je suis fier,
elle parle toujours à un voile d'organdi la neige et ce sera
vrai de nouveau,
Je fais feu
c'est-à-dire je te nomme et mon nom au loin jo anne.

un clairon prie

une fleur pousse

ils se tuent

une femme se nomme

TRISTE de ne même plus nous savoir (l'attente alentour de tout nous)

comme hier où j'allais sur tes cheveux

bien plus encore toi et seulement même de toi

puis en dedans s'anime mais quoi? (à plus tard et dehors la neige blesse l'heure où JE TE DIRAI

non à l'évanouissement des corps

ils m'assassinent-ils en elle certaines nuits de douceur commune.

ecaf entre les yeux à l'imprécise (pour elle de lui) les

à lèvres de tout nier l'au-delà des murmures épars

face (les murs eux soudain ici) tu es loin sur le trop

plein de nos pas pour le dire de l'oiseau bleu parmi le

souffle à deux de nos mains l'aveuglement même d'étouffer au

dedans des bords de la nuit vibrances tout passe assaillies et

nos corps tel un cri vibrent toi si bien prisonnière du sang de

la lèvre à deux comme et fière en son corps

me voici au bord suspendu d'elle te dessine mes doigts sur le front savait-elle le sens de mon ombre

JE /hurle
 /vesuve
 /chancelle

Je n'écris plus d'eux d'amour.

QUATRIÈME POÈME

MÉTASPHÉRIQUE ET MONOVERSEL

ME VIDE le cri à l'origine de l'à côté des deux rêves
je ne suis plus n'ayant d'épaisseur qu'en deHORS le cri
pas assez de vibrations entre les Hchures claires-obscurés de
PHOM

l'autre que moi qui se vide comme un autre soi-même à l'entendre
s'éterniserai-je? avec

le non moins désarroi (que je suis-je) s'attable en eux
hors du pour dire (avec nous) le hurleMENT

à l'avant capitale de chacun de nos pas à l'envoûtement

NOUS VIDES

jusqu'au cri du coeur à s'échapper tous

AVEC

MA SALIVE DE

NE PAS DIRE:

l'abc d'air et de fumée, le défi de la clarté nomade & ghirzèh
ma source marijeann.

A b a i s s e r l'inventaire noir qui de l'eustatique monovers où
la pauvre femme s'accable des rythmes qu'on veut clore en
la satisfaction des danses java
tu fleures de perles

B a l a n c e r la perte de vue qui tombe blanche au gré de la
tienne poésie s'alène tout un tour de chant par là ma douce
rancune (le jas tout de travers)

C h a n t e r le revoir de l'en-aller (c'était hier) et vernis à
saveur de feu parmi les bleusités non étanchées encore de
rêves souterrains je fuis

ô toi ghirzèh ma source ma chair de séparation même

l
,
i
n
v
e
n
t
a
i
r
e
noir.

émerveillement de la quiétude
et la mer du sud qui veille et ment
je m'y perds.

mes entraves te deviendront une terrible présence hors de
l'existence ne demande pas: j'ai trop souffert
maintenant environnés que de vents en tous sens sur les épau-
les en un jour nous sommes affamés
tu as fait éclaté ma peur dans le passé:

N'EST-CE PAS D'OBSCURITÉ QU'IL FAUT ERRER ET
DÉCOUVRIR LES YEUX LEVÉS SUR SOI, L'ISTIZAINGO
DE MA CHAIR

où il fait étrangement beau et paix

(souffle de girzèh contre moi en mes yeux lentement ouverts
sur un monde chauve dans la cage où je reviens comme l'oiseau
& JE SUIS IMMENSE MÊME RÉDUIT À CET EXIL

dans la vaine oubliance des calmes bleuissements, auprès de la haute fenêtre ouverte sur la mer où l'aube muette s'agenouille doucement, avec le souffle mol du noroît, dans l'émergence de l'horizon, accoudé, l'oeil perdu dans une révalité idéalique, J'OPALE, sans trop le savoir, de grands soleils fauves qui se lèvent là-bas, naviguant en Est, lustrant de rayons colorés et obliques l'inaliénable azur de mes saisons enchevêtrées et saupoudrant de reflets la chevelure jadescente de mes anémones de mer.

La soif comme les pays à fuir ou s'engloutir au sublime dès le premier voyage avec ses courants de soleil de me suivre n'ai pas existé en l'objet de mon oeil n'ai jamais existé dans la profondeur de l'érotique je reste suspendu près d'ici cette mobilité des mains à ne rien saisir d'un coup d'oeil plus bas ou plus haut les paupières anonymes s'affaissent crever cette page où s'enlise l'ésotérique des mots que je prononce tout semble le même avec la connaissance du même visage insupportable ceci et cela à les dire de façons multiples ne changent rien

la soif la faim se vide de l'eau au creux de ma plainte qui me précipite

fatigué d'écrire L'ÉQUILIBRE des mots qu'on accole à la suite l'architecture de ces objets qui me chatouillent l'oeil de désirs spasmodiques m'envahissent dans la profondeur du hasard à m'oublier sans faute la division du temps intérieure jamais vue

m'étirer la peau presque pâle
où l'on n'efface le souffle
de la mort
molle molle molle
n'y creuse l'autre soi(disant)
au grand partage du matin celui-là même qui
se prépare
on me surprend à se baigner
au son blond des yeux disparates
m'hurle les épaules ivres d'aimer
dans la rue
tinctorial jour d'anéanti
à l'autre continent déraile
l'ivrognerie drague là

TU SAIS L'EXIL

s'y noieront bien
jebavais-tubavais
nier de les cerner en leur soif
calme
le plafond s'avarie s'accroupie se fendille
le trompe l'oeil avec la voisine vois-là
l'arsenical magasin des oreillers en oeil de boeuf
l'évanouissement à profaner
l'urine transhume l'anse
de la mort
d'elle la vraie
l'intraveineuse mille à l'heure partout sur mes continents

Elle marche le long et le large moi j'étais seul
quelle aube de ma fidélité: quelle aube de la globalité
qui se tait
longtemps
comme un rêve d'enfant d'il y a très loin
MORT JE M'ATTENDS À L'AUBE DE MA CHAIR QUI
SE NOMME

l a l e n t e u r d u s p a s m e l o n g e t a g o n i s a n t ,
q u e l q u e p a r t a u c o e u r d e l ' o c é a n e f i g u -
r i n e d e m e r , à l ' e n d r o i t o ù s ' é c l a b o u s -
s e l e f l o t d u s a l i n s p u m e s c e n t

Janek (André BEAUDET) SINOË

MARIE-FRANCINE HÉBERT

PING PONG

ac	c'est à la fois	oc	
ac	à la fois	oc	
ac	fois	oc	de plus
ac	qui coûte	oc	le plus
ac	quoiqu'on	oc	en dise
ac	on a	oc	toujours
ac	cru qu'il était plus difficile	oc	de retrancher
ac	qu'il l'était	oc	d'ajouter
ac	mais il	oc	arrive
ac	un moment	oc	où ajouter
ac	tranche comme un couteau fraîchement aiguisé		
par	le coutelier qui passait par là juste avant que		
le mot	ne soit prononcé		
ac	on est	oc	précisément
ac	coupé	oc	en deux
ac	morceaux	oc	de pain

oc	c'est	ac	en deux
oc	parts	ac	qu'autre
oc	que soi	ac	ne nous
oc	perçoit	ac	pas tant
oc	car ne sachant pas s'il a raison puisqu'impré-		
	cise de vouloir en savoir plus sur le sujet obtus qui ne		
	nous préoccupe pas plus qu'il n'en faut mais au sujet		
	duquel on écrit pour occuper comme cela ou autre		
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	
oc		ac	

oc	car il	ac	arrive
oc	là qu'on	ac	n'ait pas
oc	le sexe	ac	là
oc	et que	ac	même lui
oc	refuse	ac	de nous
oc	renvoyer		la balle
oc	les mains		en deux
oc	et vides		sont vides
oc	et dé-		ballées
oc	le corps		et un
oc	n'en est		plus un
oc	on a		passé
oc	le seuil		de la
oc	réponse		possible
oc			car il
oc	n'arrive		pas
oc	à	ac	lubrifier
oc			

on ne devine pas le sens caché car il se cache. L'écrire n'est pas le chercher mais en flatter le poil du chat dont on veut une léchée qu'il ne donne pas au moment où l'on croit et où l'on veut et que l'on a donc pas puisqu'il ne lèche que lui. Mais il ne posera pas sa petite langue dans votre oreille car il n'a pas faim sauf quand le plat est propre et qu'il ne vous préfère pas car c'est comme cela qu'il s'aime le plus. Quand il ne vous lèche pas ce n'est que pour mieux se déjouer lui-même car il aime jouer plus que tout et que c'est quand il se déjoue qu'il se joue le mieux.

ac	car	oc	quoiqu'on
ac	lèche	oc	c'est tout
ac	toujours	oc	pour qu'il
ac	y ait	oc	quelque qui
ac	bande	oc	la matière
ac	grise	oc	donc n'est
ac	rien	oc	d'autre qu'un
ac	sens	oc	qui peut
ac	en	oc	ce sens
ac	et à	oc	la place
ac	ou pré	oc	férablement
ac	souvent	oc	se masturber
ac	sans	oc	protubérance
ac	ou	oc	émission
ac	appa-	oc	rentes et
ac	alors		
ac	quoi		

oc il n'y
oc sens
oc on bande
oc peut
oc où l'on
oc surtout
oc a l'o-
oc et que
oc vant pas
oc quelque
oc de luxe
oc le luxe
oc pas le
oc car on
oc ad
oc ad

ac qu'un
ac a cela
ac où l'on
ac et non
ac voudrait
ac si l'on
ac reille sèche
ac ne pou-
ac s'offrir
ac moment
ac l'on s'offre
ac de ne
ac dire
ac le sent
ac jacent
ac hoc

ac	là	oc	la main
ac	par	oc	la chemise
ac	en-	oc	tre-ouverte
ac	du	oc	cliché
ac	le	oc	désamorcera
ac	là	oc	le doigt
ac	par	oc	la fente
ac	à	oc	peine
ac	é-	oc	écartée
ac	et	oc	humide
ac	le	oc	désamorcera
ac	l'é-	oc	criture
ac	sera	oc	courte
ac	et par	oc	petits
ac	bouts	oc	et l'on

croit peut-être jouir sans l'écrire ici ou ailleurs tel que
ou autrement on l'écrit avant pendante ou après de
toute façon.

mais qu'on le prenne par le gros ou le petit bout qui n'en est toujours vulnérable qu'ailleurs et c'est là qu'il ne faut pas le chercher car on l'égare et il se refuse à n'être toujours que celui qui se refuse à se laisser prendre par l'excroissance que l'on croit. Tant n'est pas la tendresse que par moment elle se lasse de ne l'être pas. Tant va le mot dont on a toujours peur qu'à la fin il ne se brise pas et tant va pour le reste qu'à la fin il s'esquive. Tant va qu'à la fin on l'écrit pour l'écrire et qu'il était une fois la de la fleur qui s'épor à la rime quand la paleur transpor de la chere emire dont la chermire ror et qu'il faille la rare qu'on expire pour la pelir dans l'autre qu'on expire toujours la même ror appréhendée car on pror de la grande morqui et qu'on ne puisse et c'est pour le cor qu'on ne puisse pas car on s'épuise toujours avant.

oc	ainsi de	ac	la main
oc	qui colle	ac	après
oc	au	ac	tour de
oc	l'au-	ac	tre qui
oc	n'a pas	ac	eu la
oc	main	ac	heureuse
oc	et	ac	preste
oc	le	ac	geste est
oc	las	ac	et ne
oc	s'é-	ac	tire pas
oc	car	ac	il n'en
oc	col-	ac	lerait
oc	que	ac	plus qu'il
oc	n'en	ac	faudrait
oc	ain-	ac	si l'é-
oc	crire	ac	étire
oc	le	ac	poil
oc	seul	ac	qui reste
oc	là	ac	où il
oc	ne	ac	faudrait
oc	pas	ac	

ac	toc	oc	tropolor
ac	car	oc	relur
ac	car	oc	en la
ac	mor	oc	pire
ac	plus	oc	qu'il ne
ac	flor	oc	tout
ac	le mor	oc	détor
ac	de	oc	la lettre
ac	en	oc	lettray
ac	rigir	oc	et sec
ac	et non	oc	polie
ac	et que	oc	l'on veut
ac	fermer	oc	mais qu'il
ac	n'en	oc	reste pas
ac	moins	oc	ouverte
ac	de l'a-	oc	vantrir
ac	et de	oc	derrière
ac	toc moc de la	oc	farur toujours
	plus qu'il n'en faut à la	de	tray pour l'attendrir

Marie-Francine HÉBERT

BERNARD TANGUAY

DE LA DOUCE AGONIE JUSQU'À LA GLORIEUSE RÉSURRECTION DU PÉNIS-SPLEEN DU PRINCE AINSI QUE L'INVERSE (EXTRAIT)

.1.

.il me semble qu'à l'ombre de chaque geste tu te carresses un peu plus.. et cela me terrifie. (je me plaque) lentement contre les murs de pierres. vaincu par. ces branches de vent qui recouvrent chacune des mains. et. cette route qui me mène jusqu'à la vieille porte. . ma plaie me guette... j'en reste immobile à ma lourdeur mais. sous moi. vacille ma tête pendue je scrute ces bras qui râpent l'air. plâtre craquelé. et pourtant. moi de même. le sang se heurte aux os sans débâter l'horrible hébétude de la dureté. .. j'ai l'impression vague et sale que la rue masquée vomit devant moi. (je frémis en me murmurant..) .. elle englue sur mon cou. ((je me demande la stratosphère évacuée et la bellitude mirifique des galaxies enfin désarticulées pour que je puisse enfin à telle seconde et elle de même même à la grandeur de son aisselle-pré danser au creux d'une mer couleur des aubes perdues flottant allègrement vers ces horizons poudreusement bleus que je contemple guilleret les yeux phosphorescents d'incroyable et j'inassouvis l'émerveillement grimpé de mes crochets au haut de la mâtüre des saturnes égarées comme moi et elle voilà))) ..

.2.

.je marche. (. . les yeux vaseux le menton dansant il a carressé son gros sexe gras tout en déplorant longuement la pauvre inutilité dudit objet. puis au prix de certains efforts non négligeables, il a déposé sur ses lèvres un énorme boudin excrémental, horrible et puant à souhait. magnifiquement propre à soulever le coeur, juste assez pour en jouir.) .il avait découvert l'inouïe beauté de son bouleversant trou du cul. et je ne m'avise pas d'en découvrir les dents. j'y pense. . .

et. je mécroulerais si seulement tout cela s'écroulait de soi-même et même . . . je pue. le cri s'enracine sous l'attaque et s'y perd. je suce et j'avale toute la pourriture visqueuse qui glisse péniblement de la bouche à l'entre-gorge. le désordre des mouvements m'assaille me pétrit jusqu'à m'en casser je craque. il est une chose qu'on tait . .

.3.

.je griffe ce qui sèche sur ma verge molle. et j'enterre la douceur. à même la nuque et le dos.. (ô ma si tendre bien-aimée ton espèce de corps long couvert de nichons flasques fait méchamment bander mon gros pénis de rhinocéros. je choisis les yeux fermés de mimer pour nous un vieil animal en rut, de la bave partout. à vomir parce que le sourire désosse le corps. et je m'amuse grassement à me balancer sur les pattes de derrière en me dandinant, et je fais voguer dans les airs mon sublime sexe en caoutchouc, tout en dansant une valse cyclique. je t'arrose de sperme parce que je suis de plus en plus émerveillé par le grand bâton magique qui est gentiment fiché dans le frais sous mon cul. et je frétille rien qu'à me sentir si merveilleusement désarticulé. je chatouille. et je ris comme un vieux pourri qui se masturbe et qui se sait atrocement bien pourri.. ..)

.4.

.au fur et à mesure que mon crâne s'emplit bien malgré lui des rues que je perce en dérivant vers tes mains.. un temps couvert de sueurs. de salive. gluante elle coule calmement hors des regards .. je trébuche à chaque visage. (ce long escalier de bois). le sol se fend. je cède. .et ce vieux métal noir que je caresse il me semble y sentir l'ombre de ton épaule. .. derrière la vitre comme au fond d'une eau trouble tu es là. l'envie m'agace de m'écraser. l'arcade durement appuyée au creux d'une flaque de boue. (car elle ne renvoie pas l'image). le tabac se délie en se noyant dans le crachat jaunâtre. (il me lie. la fièvre harrasse j'ai mal jusqu'au sang et les taches sur le ventre qui m'écartent de vos maléfices. la crainte se répand sur ma pâleur étourdie.). chacun traîne devant lui sa chair piteuse. tout est encore sordide ici. tout se dissoud. .. (plus la distance entre le mouvement du ratelier de tes doigts-tueurs-à-gages et le frisson qui irrigue ma verge se rétrécit en accordéon, plus me fait chanceler l'incommensurable distance entre le mouvement du ratelier de tes doigts-tueurs-à-gages et le frisson qui irrigue ma verge si.)

.5.

. et je ne sais pas. il me semble que je me rapproche de l'ombre. et tout cela coule et pénètre sous le reste. (et je me tremble). je couve la terreur de la fatigue tant et trop repoussée à la force des seuls yeux qui cassent.. je sens que ma tempe s'échancre. inerte.. (ta tête s'éloigne jusqu'à dissoudre si je glisse sournoisement. au dessus de toi. hors de toi. comme un voleur de grand chemin, et cette phénoménale ballade m'amène à poser délicatement ma mignonne langue-truite sur le poil folliculon qui réchauffe et garde la fente en toi où je veux aller tu le sais. . quand je lèche désinvoltement ta vulve molle et souriante, divine amie, je ferme les yeux. car j'ai peur. (ou presque). la langue glisse sur les noeuds. il faut que je me nourrisse du sel de la chair et chaque doigt revêt sa carapace d'odeur.

.6.

.j'écarte les algues de poussière et je referme les paupières. surtout les murs qui supportent ma présence comme les traces de son corps. ils exigent cette force de les fixer. pour mieux en assumer les émanations. c'est à peine si je peux balbutier quelques gestes déjà rompus avant que d'être portés. je ne ressens rien. un vilain traumatisme bicéphale me guette, mais je sais qu'il ne bondira pas. il a trop peur. vaincu. sans moi. .. d'ailleurs, si je suis encore le seul cactus, c'est que mes désirs devancent le reste. précisément. mes lèvres suivent, à l'ombre de l'air, la courbe jamais interrompue de sa cuisse sans elle dedans. .. je veux sentir la couleur du geste et là jusqu'ou iront les doigts. mon corps surplombe l'étang. et l'eau qui lèche la froideur de mes muscles enveloppant les os reposés. .. tout cela commande .. et je surgis. bandé de mon arbrure de chair.

.7.

.la peau qui la recouvre est tellement froide dans les replis là où le muscle tend la rondeur. ta main me rafraîchit le creux nerveux de la cuisse et la peau s'y réchauffe en elle-même. . . silencieuse. (mes gestes étaient laissés à eux-mêmes). les tiens se plaquent . . et les tiges qui maintenant tendent mes doigts rentrent en moi jusqu'à ce sexe qui se brandit et flotte lentement sur la tête disparue. il prend forme sous tes doigts . . tu refermes la main (comme on chasse les grenouilles). peu à peu il se détache. hors moi. un autre espace s'impose et ronge tous les autres. et je regarde les yeux liés à la tête ces doigts de toi qui me mordillent en pleurant . . (je suis autant d'algues floues repliées. humides. sur ce cadavre de la noyée disparue depuis . . je me cabre car elle jette autour du sexe une volée de doigts et les ailes battent contre les nerfs. elle gratte le rire. élané sur la bouche presque . . les hanches se courbent. elle lèche. et la peur creuse son trou. et chaque vertèbre glisse sur l'autre. je plie. cette main de moi qui s'avance vers nous. je tends sur elle. toi, ligotée à toi.

.8.

.toute étranglée dans les remous de l'orgasme qu'elle fit sucer hors de ses fesses.. (malheureux crétin à roulettes, si je savais, précisément lorsque tu me secoues démentiellement la verge en priant tous les fétiches de l'histoire, les yeux pissant de colère, pour que je jouisse enfin, que tu te concentres de toute ta volumineuse masse cérébrale sur une analyse copieusement poussée de l'élevage pré-révolutionnaire des pingouins d'Autriche méridionale, il me semble autant allègrement qu'atrocement que j'en resterais bellement impuissant, idiotie machinerie corporelle à la gomme et aux noix! .. à moins que tu ne me le murmures à l'oreille, le tout arrosé d'un rire hautement boudeur et d'un coup bas sur ce que tu tiens si bien. évidemment.) et (chaque fois que tu ne congèles pas l'ostensible preuve de mon hypothétique virilité avec la ténacité rayonnante de celle qui ne veut plus perdre (je le désire), je bande à tête perdue et l'érection jamais ne s'arrêtera plus, toute à me mordiller, imminente, euphorisante, véritablement menaçante). ton sourire a parfois la forme d'un orteil, une clé au bas du nez..

.9.

(ennuyée tu te grattes le joli nombril au moment même où la sueur me coule des yeux. savoir pourquoi je grimace et pourquoi je souris.. la salive fraîche sèche impatiente sur ta fesse. et la condition hautement périlleuse de mes agiles contorsions te supprime cet air faussement négligé te surprend et t'alarme. je te comprends. mais j'essaie simplement de jouir désespérément au travers de toi. c'est que ta gentille bouche me suce si tendrement.. car tu sais pertinemment que tu ne suceras jamais autre chose avec autant de grâce et de beauté morbide. jamais.. (quand ta langue lèche en sautillant le petit jus qui coule). .. (et c'est moins par le terrible frisson qui m'enlève les hanches que par ta propre magnificence à me mordiller que tu tressailles. .il pleut ma tendresse sur vos jardins, douce fée et je reviens à l'instant, me collant à l'échine osseuse du pur-sang rapeux, guilleret, décoller la charmante croute de sperme qui te momifie.) . pendant que tes fesses. encore. me bouleversent. dans quelque sens que je les regarde..

.10.

.tes traces moulent ma rétine. je palpe l'ombre du désir comme éjacule à l'aube un pendu. et. j'y ouvre mes doigts à la lueur de tes yeux sur mon propre corps. et plus je ne te cabre pas et plus tes pas me cassent. et plus tu fissures une brèche à ma faiblesse. que j'en ai dans le geste le mouvement des seins. dans le regard l'ombre de ton désir. je fuis les caresses figées .. je les inscris de tes dents. sur ma langue dont accouchent les mâchoires. je mords et tu ouvres toi-même la plaie. à chaque coup le sang. qui gicle et qui réjouit la mort. elle grimace. qui danse sous les doigts. .. et le silence creuse son océan de sable en moi qui fixe la décomposition du sourire. car l'immense volupté que tu déploies, si ta main me caresse le cul, me saisit. comme une aube éjacule un pendu le désir de l'ombre me palpe .. je perce et je fends de mon sexe les vagues de chair. (les muscles avident les muscles rompent). ces grottes indécises, où gisent emmurés et dorment tous les gestes survenus de toi sous mes cervelles violemment soulevées, crèvent. . . . (je me désire au ventre rosé de ma faible tête la vaste soulevée molle des larmes effacées. et la vrillante douceur qui glisse plus loin que le retour même je m'entraîne au-delà du massacre des vents sous la pourpre lueur de ce qui semble poindre hors de cette caresse sur la ligne du sein sous l'emprise étroitement jouissive de deux orteils ivres sont-ils d'avoir pu contempler ce divin sourire délicatement peint à leur front par l'ivresse qui les ébranlait jusqu'à la nausée de la joie) ..

.11.

.car enfin l'inouïe tendresse ruisselle hors nous et glisse des cuisses aux sables des doigts.. sans le savoir je venais de comprendre que je ne mesurerais plus son regard à la tentation de mes mains sur le bout de ses seins. un caillot de sang brun naissait hors de mon front.. je suce mon poignet rogné. j'ignore où je suis. le geste court sous d'autres nerfs que ceux de mes os. à chaque sol mes agonies s'effacent et je traîne. je déséquilibre le peu qui me reste .. harcelées par le désir mes mains cèdent mais tout a fui.. .. la peur sillonne mon épaule cachée. elle fond comme moi.. honteux je caresse. celle qui dort.. l'angoisse bête me troue le visage. et j'arrache la peau elle s'effrite sous les ongles. je n'y peux plus rien. que glisser le doigt et le coincer là où le sein retombe sur la peau. il se rafraîchit. il rosit.

Bernard TANGUAY

ROBERT CHARBONNEAU (1911-1967)

“On ne crée pas une oeuvre pour refléter son temps ou même exposer une philosophie. Le véritable romancier écrit d’abord pour cerner en lui le mystère de l’être. Il s’exprime lui-même, il se libère de ses angoisses dans des oeuvres qui, dans la mesure où elles sont vraies, valent également pour les autres”, déclarait Robert Charbonneau lors de la réception de la médaille Chauveau.⁽¹⁾

Ces paroles de Charbonneau rejoignait les préoccupations des animateurs de la revue *La Relève* : “L’homme actuel ... s’engage dans une oeuvre simplement parce qu’il a découvert un lieu qui lui permette de se donner ... alors seulement l’oeuvre aura valeur de témoignage, et le prochain pourra vérifier à cet engagement les misères de la vie.”⁽²⁾

Bien que je ne partage pas cette opinion, elle n’en reste pas moins valable pour d’autres; elle permet de situer Robert Charbonneau en face de son oeuvre. Paul Valéry avait déjà décrit les conséquences d’une telle option : “une pensée toute certaine, merveilleusement prévoyante, aux lacunes calculées, sans ténèbres involontaires ...”.⁽³⁾

(1) Mémoire de la Société royale du Canada, *L’art d’être Canadien*, discours de Robert Charbonneau, titulaire de la médaille Chauveau pour 1965 (tome III, série 4).

(2) *Préliminaires à un manifeste pour la patrie*, Robert Charbonneau Robert Elie, Paul Beaulieu, Claude Hurtubise, *La Relève*, 1er cahier, 3e série, septembre 1936, page 31.

(3) *Poésies*, L’amateur de poèmes, page 65.

Charbonneau d'ailleurs, plus de 20 ans après la publication de son premier roman, avouera son acceptation de cette philosophie de l'écriture : "Il (Paul Valéry) pourrait être notre modèle à nous... Sa spontanéité est sans cesse tenue en laisse. Son naturel, c'est la perfection d'une forme conquise sur une nature rebelle".⁽⁴⁾

Je n'avais pas encore vingt ans lorsque Robert Charbonneau et Paul Beaulieu publièrent les premiers cahiers de *La Relève*. Je fus donc étranger au combat de ces jeunes Turcs formés dans un collège autoritaire et sacré. Je n'ai jamais partagé leurs préoccupations métaphysiques. Lorsque je découvris l'existence de cette génération antérieure à la mienne, Claude Hurtubise et Robert Charbonneau en étaient rendus à *La Nouvelle Relève*. Le premier roman de Charbonneau, *Ils posséderont la terre*, avait reçu un prix David; le deuxième, *Fontile*, était déjà coiffé du prix Duvernay. La critique avait salué avec enthousiasme ce jeune et nouveau romancier de 1941 : "Jamais chez nous romancier n'avait atteint à de telles profondeurs, n'avait plongé regards plus cruels ni lucides au fond de l'âme humaine."⁽⁵⁾

Pour moi, Charbonneau était un être si froid et si lucide qu'il m'a souvent paru inquiet, angoissé, désabusé. Je l'ai connu à la Société des écrivains canadiens. J'appréhendais les premiers contacts et je redoutais son impersonnalité. L'homme se révéla bien différent. Appelé à travailler avec lui alors qu'il venait d'être élu à la présidence de la Société, j'eus le plaisir de constater qu'il craignait la société tapageuse mais qu'il aimait les êtres *humains*. Son masque d'indifférence hautaine disparaissait lors de discussions sérieuses, engagées ou gratuites, dès qu'il s'agissait de créer. Le premier bulletin que j'avais soumis l'intéressa; il s'imposa, avec Pierre Baillargeon et Marcel-Aimé Gagnon, une revision méthodique des termes et des idées tout en se souciant de ne blesser aucune sensibilité. Charbonneau pouvait disséquer cruellement, froidement une société, une idée, un fait (et la présence du fin analyste Pierre Baillargeon à ses côtés ne simplifiait pas la tâche), mais il respectait attentive-

(4) Discours de juin 1965, déjà cité, page 25.

(5) Guy Sylvestre, *Le Droit*, 6 décembre 1941.

ment le produit d'une pensée. Le métier de journaliste qu'il avait longtemps exercé, sa responsabilité de Directeur du Service des Textes à Radio-Canada le préparait à ces dissections intellectuelles. Ne les avait-il pas pratiquées toute sa vie dans son oeuvre de romancier? Elles correspondaient d'ailleurs à son tempérament angoissé.

"Vision d'une gare à quatre étages

Dans un entrecroisement de veines à fleur de
[terre; yeux

Et bras de sémaphores, O vie

Angoissée, aventure des chemins de fer..."⁽⁶⁾

Analyste rigoureux, Charbonneau n'avait toutefois rien du dilettante ou du logicien pur; il adorait l'action. Co-fondateur et co-directeur de *La Relève*, avec Paul Beaulieu, à sa sortie du collège, puis de *La Nouvelle Relève* (1941-1948), vice-président co-fondateur de l'Académie canadienne-française, président de la Société des Editeurs en 1945, co-fondateur des Editions de l'Arbre (directeur littéraire de 1941 à 1948) que Claude Hurtubise fera renaître après les inquiétudes de 1945, Robert Charbonneau demeura actif jusqu'à sa mort.

Lors de la dernière réunion de la Société des écrivains canadiens (président 1966-1967) qui précéda sa mort, il nous encouragea, Andrée Maillet et moi, à poursuivre nos efforts pour la création d'un centre québécois du P.E.N. international.⁽⁷⁾ Il intervint lui-même avec l'archiviste Jean-Jacques Lefebvre auprès du P.E.N. canadien pour faciliter nos démarches. Je me souviens de cette remarque de Clayton Gray (écrivain montréalais de langue anglaise), aux funérailles de Charbonneau: "Il aura fallu que la mort survienne pour l'empêcher de vous suivre au congrès de fondation de votre P.E.N.;

(6) Robert Charbonneau, *Farnham*, La Nouvelle Relève, vol. III, numéro 7, 1944, page 423.

(7) Andrée Maillet fut la première, à la Société, à reprendre l'idée de Jean-Guy Pilon de créer un centre québécois du P.E.N. (association internationale de Poets, Essayists, Novelists. Le Canada jouissait de cette reconnaissance et le P.E.N. regroupait alors écrivains de langue anglaise ou française. Andrée Maillet malade, je terminai les démarches avec Charbonneau et Lefebvre. Le Québec, à titre distinct du Canada, fut reconnu lors du XXVe congrès du P.E.N., en août 1967, à Abidjan, en côte d'Ivoire. Germaine Guèvremont en fut la première présidente.

à New York, l'an dernier, il fut l'un des plus vibrants défenseurs d'un centre canadien-français." Ce fut donc durant sa présidence que se réalisa un rêve cher à Jean-Guy Pilon et à tant d'autres écrivains québécois : une reconnaissance officielle internationale du fait littéraire québécois.

Le fait québécois était d'ailleurs une préoccupation, une constante dans l'esprit de Charbonneau. Dès 1936, il signait un manifeste qui déclarait : "Il y a pour nous un monde, et il y a une justice à rendre à chacun en établissant bien cette zone tout à fait libre qui sépare patrie et Etat... il peut arriver que l'indépendance politique et économique d'une nation soit une condition du développement de sa culture; elle n'en saurait être la cause..."⁽⁸⁾

Trente ans plus tard, Charbonneau reprendra ce thème : "...une société fermée qui demande à des tiers de prendre pour elle ses responsabilités et, en échange, aliène sa liberté. C'est ce qui nous est arrivé. Nous avons vendu notre âme..."⁽⁹⁾

Charbonneau vivant eut-il poussé jusqu'à la liberté économique et politique son amour de la liberté spirituelle et culturelle? Nul ne saurait le dire mais au moins, il était conscient de l'impact du problème et son esprit méthodique l'aurait amené à une réflexion et à une décision inéluctables.

Même la thématique de ses romans indique cette évolution. Sa vision du monde dynamique mettait en opposition deux valeurs. D'une part, les personnages de Charbonneau renoncent à la société : Jérôme meurt au sanatorium, Fernand donne sa vie pour celle d'André Laroudan (*Ils posséderont la terre*), Armande s'offre en holocauste (*Fontile*), Bernard Massénac meurt dans un incendie (*Les désirs et les jours*), Sylvie et Lucien Guilloux meurent (*Aucune créature*), d'autre part, ils acceptent l'absolu de l'engagement politique : Edward accepte la révolution sociale et s'engage dans la guerre d'Ethiopie (*Ils posséderont la terre*), Julien Pollender devient député (*Fontile*), Auguste Prieur et Pierre Massénac achètent le journal politique de Deuille (*Les désirs et les jours*), George Hautecroix est directeur du journal *Le National* et rêve de libérer le peuple

(8) Préliminaires à un manifeste pour la patrie, page 10, déjà cité.

(9) *L'art d'être Canadien*, page 22, déjà cité.

canadien (*Aucune créature*).

La personnalité de Charbonneau et sa conception de la vie auraient pu le rapprocher de l'existentialisme de Sartre : les personnages du romancier se retrouvent très souvent dans leur solitude; l'auteur se soucie moins de leurs vies individuelles (combien sont disparus... combien sont morts) que du sens de la vie. Charbonneau s'éloigne cependant de l'éthique sartrienne à cause de sa formation religieuse : ses héros trouvent la condamnation de leur vie dans une fin extérieure à leur volonté : feu, noyade, accident qui surgissent comme punitions naturelles.

En majeure, Charbonneau s'est vivement intéressé à l'amitié et à l'adolescence; en mineure, l'adolescent transformé en adulte fuit le monde ou se plonge dans la transformation politique de son milieu. Charbonneau lui-même a semblé cruellement divisé entre ces deux pôles de son oeuvre : la conquête de l'absolu spirituel (métaphysique ou onirique) ou la valorisation de l'action sociale (politique ou littéraire). La mort lui a évité un choix personnel écartelant; elle l'a figé parmi les anciens romanciers canadiens alors qu'il a droit de siéger parmi les romanciers modernes québécois.

Cette présentation me permet de contredire, humblement, l'intemporalité d'un personnage de *Fontile*: "Quant à moi, ma jeunesse était finie et tous ceux qui en avaient été les témoins... me paraissaient appartenir à un monde définitivement dépassé..."⁽¹⁰⁾.

Le monde des romanciers québécois de 1940 ne l'est pas !

Jacques-A. LAMARCHE

(10) Robert Charbonneau, *Fontile*, cité d'après Jean-Charles Faladeau, *Notre société et son roman*, Editions HMH, Montréal, 1967, page 141.

ROBERT CHARBONNEAU

ROMANS-NOUVELLES

- ILS POSSÉDERONT LA TERRE, roman, Editions de l'Arbre, Montréal, 1941 (un des prix David).
- FONTILE, roman, Editions de l'Arbre, Montréal, 1947 (Prix Duvernay).
- LES DÉSIRES ET LES JOURS, roman, Editions de l'Arbre, Montréal, 1948.
- AUCUNE CRÉATURE, roman, Editions Beauchemin, Montréal, 1961 (Médaille Chauveau de la Société Royale, 1965).
- CHRONIQUE DE L'ÂGE AMER, roman, Editions du Sablier, Montréal, 1967.
- AUCUN CHEMIN N'EST SÛR, conte, Cahiers de l'Académie canadienne-française, numéro 4, p. 11, Montréal, 1959.

ESSAIS

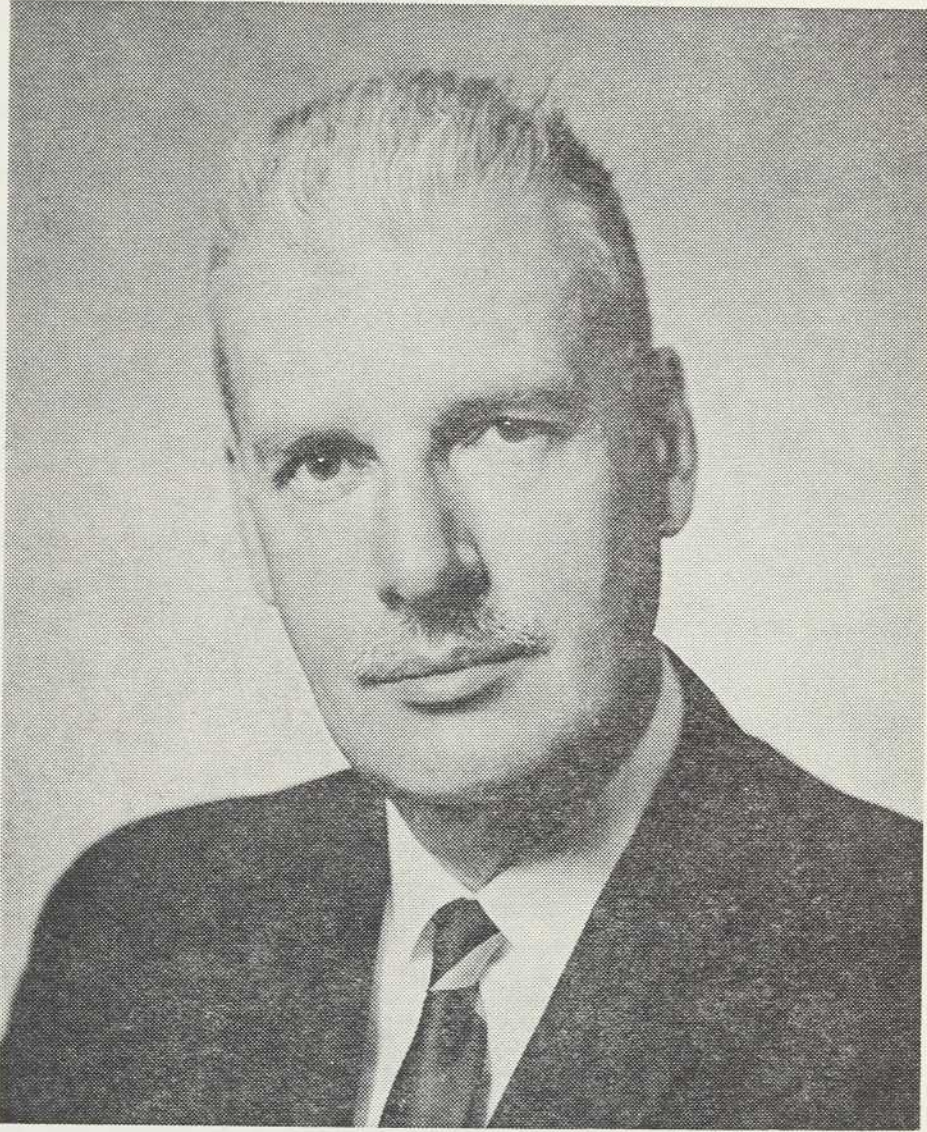
- CONNAISSANCE RU PERSONNAGE, essai, l'Arbre, Montréal, 1944.
- LA FRANCE ET NOUS, essai, l'Arbre, Montréal, 1947.
- PARALLÈLE, essai, Cahiers de l'Académie canadienne-française, numéro 10, p. 19, Montréal, 1966.
- ROMANCIERS CANADIENS, essai inédit, radio-collège, Montréal, 1952-1953.

POÉSIE

- PETITS POÈMES RETROUVÉS, poèmes, l'Arbre, Montréal, 1944.
- VERS D'ÉTÉ, poèmes, l'Arbre, Montréal, 1948.

THÉÂTRE RADIOPHONIQUE

- PRÉCIEUSE ELIZABETH, Radio-Canada, 1949.
- FONTILE, Radio-Canada, 1951, pièce tirée du roman, 1951.
- LES DÉSIRES ET LES JOURS, pièce tirée du roman, Radio-Canada, 1951.



Robert Charbonneau, 1967.

Les pages qui suivent sont extraites d'un roman à l'état d'ébauche. Le lecteur trouvera parfois des parenthèses inopinées ainsi que des notes qui lui sembleront hors contexte. Il voudra bien tenir compte du fait qu'il s'agit là d'un manuscrit non revu par l'auteur.

En groupe, René se préoccupait trop de l'image qu'il donnait de lui-même et manquait souvent d'esprit. Il ne savait pas assumer ses défauts en se disant que tout remords, tout effort pour se changer devant les autres impliquait un aveu de faiblesse. Il raisonnait en riant que si chaque épreuve contribuait à transformer son caractère c'était à un rythme tellement lent qu'il lui faudrait vivre très vieux s'il espérait devenir un jour totalement lui-même.

Comment n'avait-il rien vu? A l'université, le jeune homme vivait dans une ambiance extraordinaire. Ses professeurs enseignaient le marxisme, la révolution; ils se moquaient des idées qui ne mènent pas aux actes. Parfois, Paul le voyait songeur, à table, où, autrefois, il ne laissait rien passer sans y ajouter son grain de sel. Quelques temps auparavant, il lui avait appris l'arrestation de D. (dont le père venait de mourir et dont la mère voyageait en Europe) puis, celle d'un autre étudiant de Sainte-Marie, moins près de lui cependant. D. répétait: "Un révolutionnaire doit être prêt à aller, s'il le faut, jusqu'au crime." Il a franchi ce pas et les journaux venaient de révéler qu'il avait participé à un hold-up dans une banque avec des criminels déjà connus de la police. Le vol aurait été commis pour procurer des fonds au F.L.Q.

René parlait peu de cela et plus volontiers à ses camarades qu'à sa mère. "Je refroidis un peu son ardeur quand il s'agit de violences." Il était capable de passion et à cet âge, on se laisse entraîner. C'est l'âge du don de soi à une cause. La libération du Québec ne manque pas de grandeur. D'autre part, il possédait une assiette solide, c'était un tempérament réaliste; il avait eu en son père l'exemple d'une compréhension, qui ne rejetait pas la possibilité des extrêmes, mais qui évaluait les risques.

Tout de même, Paul était un peu inquiet de voir la police si près de lui. D., neveu des B., qui étaient des voisins turbulents, faisait partie de son groupe des sciences humaines: ils avaient les mêmes professeurs. L'autre détenu venait d'une classe voisine. "Que serait-il arrivé, en mon temps, pensa-t-il, si Paul Beaulieu ou Jean Chapdelaine ou Roger Morin avaient participé à un coup?"

Jusqu'à un certain point, il sait que je le comprends, que je réagis comme lui devant la révolte des étudiants, les manifestations devant la Place des arts à l'inauguration de la grande salle, et si je blâme les dynamitages irréfléchis et en général les crimes, c'est autant parce qu'ils neutralisent des forces précieuses que parce qu'ils répugnent à ma conscience et au respect que j'ai de la vie des innocents sacrifiés inutilement. Tous les terroristes de vingt ans, en procès pour leur vie en ce moment, sont perdus pour la révolution, sans avoir rien accompli de positif. Il faut des gens prêts à donner leur vie, mais pour atteindre un objectif précis et qui en vaille la peine. Tuer un passant en plastiquant une boîte à lettre n'a rien de noble et ne peut que jeter de l'odieux sur la cause. René, je crois, le comprend. Ici, la révolution est en marche. Lesage la sert indirectement et dans une certaine mesure, sans le comprendre, car il ne cesse, dans ses discours, de la ravalier, d'en réduire l'importance, de la minimiser, inconscient que c'est la force qui permet le bill 60 et l'étatisation de l'Hydro, etc. . .

René ne se laissait pas toucher par les arrestations, répétant "qu'il faut beaucoup d'énergies, de richesses et même de vies gâchées dans une révolution. C'est l'ambiance qu'il faut créer à tout prix." Admet-il que ceux qui cachent du plastique dans les boîtes à lettres, risquant de tuer enfants et femmes, sont des lâches? S'ils ont le courage de tuer, pourquoi ne pas choisir une victime qui en vaut la peine, et de la tuer en face, acceptant la mort si elle résulte de leur geste.

* * *

A dix heures, téléphone de B. invitant Paul à déjeuner au Bon Vivant, où il avait longtemps mangé le jeudi avec Edmond L. Plus tard, ce dernier préférait l'atmosphère de l'Etable, où l'on mangeait dans un décor d'exposition, ou le Café de la Paix, rue de la Montagne, dont la patronne était originaire de Lyon.

Installés à une petite table, près de la première colonne en entrant, ayant à leur droite une table couverte de grands crus qu'on chambrait dans leurs paniers, ils avaient l'impression "de prendre un congé."

Au fond de la vaste salle, conçue sur le modèle des pubs londonniens, se détachait une large fresque représentant Champlain et les joyeux compères de l'Ordre qu'il avait créé pour faire oublier aux Normands les rigueurs de nos hivers. Au premier plan, les notables s'avançaient, à la file, chacun portant un plat ou un accessoire, sous l'oeil amusé des Indiens et aux sons d'un violon et d'une trompette.

Ce tableau, placé derrière le bar, tranchait sur le décor de style anglais — plafonds ceintrés, aux poutres apparentes, meubles et colonnes de bois noir, vitraux colorés et vieilles gravures — de la taverne.

Parfois, un rire féminin s'élevait derrière eux, mais en général, les hôtes, des jeunes hommes d'affaires à la mine soignée, aux vêtements de tweeds sombres, parlaient de mouvements de valeurs, d'impôts et autres sujets également graves, ou se racontaient des histoires gauloises.

Au moment de leur entrée, un marmiton apparaissait avec ses fourneaux roulants et il allumait les feux sous les rôtis et les tourtières. Le soir, on ne servait qu'à 6 h. 30. A ce moment, les garçons se retiraient discrètement et le service était assuré par le suave maître d'hôtel.

Les plafonniers diffusaient une lumière saumâtre.

Il y avait des gens que Pierre aimait rencontrer à table, des compagnons auxquels il s'habituaient. Ils n'avaient parfois avec lui qu'un point de rencontre mais comme ils mangeaient ensemble, les affinités s'étendaient. Ces gens-là étaient peu nombreux. D'ordinaire, ces déjeuners étaient à deux convives. Parfois, un nouveau venu se joignait au petit groupe.

Quand il parlait de déjeuner avec quelqu'un pour une troisième ou quatrième semaine, Georgette lui disait: "Tu aimes déjeuner avec lui."

A table, ses préoccupations de la veille le reprirent. Il lui arrivait d'être incapable de concentrer son attention sur les paroles de son compagnon. Ses pensées tournaient en rond. Il voyait René en prison, peut-être accusé de meurtre.

Toutes les nuits depuis sa visite chez Georgette, il s'éveillait à 3 h. 30 et restait ainsi angoissé, passant d'une idée à l'autre, incapable de se calmer.

B. parlait de Chez Pierre. Les hors d'oeuvre, la bouillabaisse, la demi-bouteille de Bordeaux lui manquaient. Mais à cause de Georgette, qui y déjeunait, Paul ne pouvait songer d'y remettre les pieds. Mais il ne pouvait avouer cette raison à B. Au Bon Vivant, il mangeait avec beaucoup de plaisir. "Quand nous sommes ensemble, je ne fais pas de faux pas", dit-il.

Paul répondait distraitement, cherchait ses mots, manquait d'élan. Son compagnon le sentait mal à l'aise. Paul tenta de s'expliquer.

— J'ai la tête légèrement congestionnée. Un calmant que j'ai pris... La sensation n'est pas trop désagréable à la condition de ne pas s'engager dans une discussion. Par bonheur, avec toi, je n'ai pas besoin de prétendre avoir de l'esprit.

Il ne craignait pas de laisser une fausse image. B. le connaissait assez bien. Pourtant, un mois plus tard, il se plaindra d'un ami à qui il faisait souvent des confidences et qui, lui, quand il avait des revers ou traversait des moments difficiles se taisait, faisait l'homme qui est au-dessus des chagrins, etc.

— Peut-être votre ami n'éprouve-t-il aucun soulagement à se confier. Tout dépend des tempéraments. Il faut l'accepter comme il est, surtout si vous vous entendez bien tous les deux sur les autres points.

La table voisine était occupée par le docteur Roméo Boucher et une jolie femme accompagnée de ses deux enfants. Au moment de l'addition, le docteur Boucher, que Paul avait salué en entrant, vint à leur table et Paul le présenta à B. Il parut flatté et il ne trouvait rien à nous dire, répétant qu'il avait déjeuné avec la femme d'un confrère de Chicago. A la porte, un ancien

professeur s'accrocha à B., qu'il retient quelques minutes puis il les suivit jusqu'au vestiaire.

Paul constata que ce qui avait fait jusque là son plaisir avait perdu tout intérêt. Il ne songeait qu'à son fils, au danger pressenti par Georgette. Il eut besoin de rencontrer des gens qui avaient les mêmes préoccupations que lui et téléphona à M. L. (Au début. L., c'est Edmond L., puis accablé par les événements, Armand B. (déchéance physique). Persécutés par les mêmes.)

L. le reçut dans sa bibliothèque qui lui servait également de cabinet de travail. Dans sa villa, le bibliophile reprenait sa taille naturelle, réduite dans le salon de R. Place, par la personnalité de Georgette. C'était un grand Anglais raffiné, qui se piquait de parler le français et qui recevait comme la gentry.

Il parlait, la bouche pointue, enhardi sans doute par la richesse de son cabinet et l'impression que faisait sur son hôte sa bibliothèque et ses documents. Il devenait quelqu'un. Son petit recueil de poèmes, publié avec une traduction de Thomas G., n'avait obtenu qu'un succès de politesse, mais on ne pouvait traiter d'amateur distingué le bibliophile qui avait constitué une collection unique de papiers, lettres, gravures, premières éditions de William Blake et répété ensuite cet exploit avec les *Canadiana*, intéressant deux fois l'Université.

Paul eut l'impression, en voyant Mme L., de la reconnaître. — Ma femme est Américaine, dit son hôte.

Où l'avait-il vue? Quand?

Mais Paul était surtout curieux de la fille, étudiante à l'Université de Montréal et qui avait embrassé la cause du séparatisme. Paul remarqua d'abord qu'elle était mince, qu'elle avait de belles jambes et une tache de vin sur le bras gauche. Elle ressemblait à sa mère dont elle avait le visage oval, le front, arrondi par la disposition des cheveux, la peau diaphane, rosée sous les paupières et nacrée aux joues, au cou.

Elle s'exprimait avec assurance, et même une pointe d'hostilité, quand elle sut que Paul était le père de René.

Elle avait un teint vieil ivoire, des dents bien plantées mais sans éclat, un contour terne. On la sentait chaude, propre, du bois de vieille fille qui suit des cours de littérature, ne manque pas de prétention.

Elle parla presque tout de suite — elle ne pouvait douter que Paul ne fut venu pour l'entendre parler du milieu universitaire, dont elle parlait d'ailleurs avec ferveur — elle parla donc d'un de leurs professeurs et des réunions qu'il tenait, après les cours, dans son bureau ou dans un restaurant de Snowdon, et où on devisait de tout sous l'angle nationaliste — et même extrémiste.

— Voulez-vous dire des gens qui seraient disposés le cas échéant à faire appel à l'étranger comme Adrien Arcand aux Nazis pendant la guerre, ou d'autres à Moscou ou à Paris?

— Quelques-uns sûrement.

— Mais continuez, je vous en prie!

— Ces réunions durent souvent trois ou quatre heures et nous fournissent l'occasion de faire le point, de réfléchir ensemble, de nous mettre au courant de ce qui compte.

— René, je suppose, y assiste?

— Il n'en manque aucune. Moi non plus, d'ailleurs.

— Vous formez un groupe homogène?

— Au début, ces rencontres avaient quelque chose d'un peu guindé. C'est que le professeur était seul à savoir vraiment où il nous entraînait. Il lui fallait nous habituer à lui faire confiance. Il nous laissait causer à bâtons rompus, sans apprêt et surtout sans contrainte. Dans les premiers temps, ces convocations nous surprenaient, brisant le rythme de notre travail, sans compensation, croyons-nous. Le professeur ouvrait le journal et à brûle-pourpoint nous demandait notre sentiment. Nous avions l'impression d'être sur la sellette, examinés, corrigés — car il nous reprenait. De sorte que les paranthèses indépendantistes, les échappées restaient l'accessoire. Mais peu à peu, un climat s'est créé et aujourd'hui, tous viennent avec enthousiasme, participent à la discussion, s'expriment en toute liberté.

— Je vous envie, dit Paul. Ce que j'aurais donné pour être invité ainsi à causer avec un Montpetit, un Olivar Asselin. J'ai toujours eu des amis, des compagnons comme B. avec qui je vais déjeuner régulièrement. Mais ces relations ne satisfont pas ma soif de faire partie d'un groupe d'actions.

Peut-être ai-je toute ma vie été sensible à ce besoin d'échanges.

Il n'ajouta pas: Je ne suis moi-même que quand je puis parler. Et sincèrement, il enviait cette jeune fille et son fils de faire partie d'un tel groupe — oubliant un instant leur danger — ouvert aux idées et à la discussion, jeune d'esprit, capable de rire et de vibrer à l'unisson.

— Je ne sais comment vous exprimer ce que ces réunions représentent pour nous, mais je sens que vous me comprenez. Dans dix ans, vingt ans, les étudiants qui sont le plus étrangers à l'idée de ces rencontres, qui, laissés à eux-mêmes s'en passeraient, eh bien, je crois qu'ils se les remémoreraient comme des moments exaltants de leur jeunesse.

Pendant que Mlle L. parlait, Paul avait senti s'établir avec elle une de ces relations qu'un homme arrivé peut entretenir par exemple avec ses nièces, entre le moment où leurs sens s'éveillent et celui où elles ont leur premier prétendant. Rien ne saurait remplacer ces conversations où les sens et le cœur sont engagés. On fait alors toutes sortes de découvertes. Mais il doit y avoir — d'une façon parfois très lointaine — un risque amoureux, un désir réciproque de deux êtres, non formulé certes, mais très vif, sous-jacent. Tout ce qui se dit alors se distribue sur les deux plans du cœur et de l'esprit. Chaque mot porte une charge sensuelle en même temps que sa signification propre. La jeune fille y prendra parfois d'autant plus de plaisir qu'elle aura l'impression, devant les autres femmes, d'être distinguée, préférée de son partenaire. En ce moment, Mlle L. sentait la rivalité de sa mère que Paul, suspendu à ses lèvres, paraissait oublier.

Ils en vinrent bientôt au contenu explosif des discussions.

En ces dernières années, et sous l'influence d'une école d'historiens qui tournent le dos à l'abbé Groulx, on s'est mis à voir dans le sort des Canadiens français une conséquence économique de la conquête. Voilà le grand mot lâché. Trop longtemps, les Canadiens français, faisant porter leurs efforts à la défense de leur langue et de leur foi, négligeaient l'aspect

le plus important du problème: le côté économique. Les Anglais croient encore qu'il suffit qu'on leur donne le temps d'apprendre le français. On leur rit au nez. Ce sont eux maintenant les naïfs!

Donc, nos historiens ont commencé à attirer l'attention sur l'économique. En même temps, toute la vie de l'esprit, longtemps brimée sous la dictature, éclatait.

Sans la télévision, le séparatisme qui a germé en quelques mois n'aurait pu s'épanouir. Mais ce qui fut le triomphe de Jean-Louis Gagnon, puis de Pelletier, à *la Presse* et la fondation du *Nouveau Journal*.

Le clergé n'avait pas accepté la liberté d'expression à la télévision. Il lui fit une lutte, souvent mesquine, souvent lâche, mais, signe des temps, il s'y brisa les dents. Du côté des jeunes, on ne mit pas de temps à comprendre le sens et la portée de cette victoire. Ils avaient tenté de s'opposer aux idées nouvelles; ils avaient mis en accusation ses défenseurs et leur autorité, dans cette épreuve de force, avait été bafouée.

Tirade de Mlle L. contre l'Eglise (tirée des souvenirs)

- L'ennemi, c'est l'Eglise autant que les capitalistes et l'Occupant.
- L'Occupant?
- Oui, les Anglais.

A un moment, Pierre senti ses lèvres sèches, sa langue collée au palais. Mlle L. allait toujours à l'attaque. Paul, souvent, était forcé de lui donner raison. Elle était bien informée et raisonnait avec l'intransigeance des passionnés.

La Révolution de 89. Nous nous réjouissons d'y avoir échappé. Elle eut été notre salut. Elle nous eut délivré de la théocratie.

Paul:

- Je suis heureux que tous les révolutionnaires aient péri. Leur oeuvre me réjouit, mais leurs crimes m'épouvanteraient impunis. Ils tuaient pour des idées; il est juste qu'à leur tour ils périssent pour leurs idées.
- Notre refus de 89 a fait de nous les adversaires du progrès, non seulement à ce moment de l'histoire, mais pour

- toujours, c'est-à-dire pour jusqu'au jour où, prenant conscience de cette faute nous la rejeterons.
- Les Anglais ne croient qu'aux faits. Si nous créons le Québec indépendant, ils le reconnaîtront. A leurs yeux, nous avons *commencé* d'exister au moment des dynamitages. C'étaient *des faits*.
 - Ce professeur, vous en parlez au passé tout à coup...
 - La police le recherche à la suite de l'attentat de la semaine dernière.
- Paul se surprit à dire:
- Personne n'est prêt. Il faut adopter l'homme à l'ère de la machine, sortir une bonne fois du moyen-âge, où l'Eglise nous a retenus, non par malice, mais parce qu'elle non plus n'est pas ajustée au temps.
- Il continua à l'intention des L., surpris:
- Il n'y a pas de confusion dans l'esprit des jeunes. Pour eux, l'Eglise, c'est l'ennemie. Ils ne nuancent pas. Mais d'autre part, en essayant de ménager trop de passé, en nous efforçant de comprendre, nous avons perdu la bataille.

* * *

Extraits du journal
de Robert Charbonneau

TOUTE CRÉATION TIRE SON INTÉRÊT DU PLAISIR
QUE L'AUTEUR A PRIS À L'ÉCRIRE

A cet égard, je me rencontre avec Grimm, cité par André Gide dans son *Journal* (1916), p. 247: "Mais n'y travaillez, lui dit-il, que lorsque vous en avez vraiment le désir, et, sur toutes choses, oubliez toujours que vous faites un livre: il sera aisé d'y mettre des liaisons: c'est l'air de vérité qui ne se donne pas quand il n'y est pas du premier jet et l'imagination la plus heureuse ne le remplace pas."

Quant à moi, depuis des années, je n'ai pas d'autre méthode. Certes, j'écris aussi au fil de la plume, mais ensuite, j'opère en tri et ne retiens que le spontané, le naturel que je mets en valeur en le rapprochant d'autres éléments également spontanés. Je suis bien capable d'épuiser un sujet, mais l'expérience m'a appris que ce n'est pas ainsi qu'on obtient quelque chose de solide, de durable. Je me rends aujourd'hui aussi loin que je puis aller, mais je n'abandonne pas. Je remets à demain de faire un autre pas en avant.

MES ROMANS

Je n'ouvre jamais un de mes romans sans que derrière la page que je lis ne se profilent — très différents souvent, parfois totalement opposés — le sentiment, l'observation directe,

la particularité humaine qui a été le déclic ou la trame de ce que j'y exprime.

C'est ainsi que *le Prologue* reflète certains aspects de mes années de formation, de mon apprentissage des sentiments, qu'*ils posséderont la terre* fourmille de garçons et de filles que j'ai connus dans mon enfance et ma première jeunesse, que *Fontile* doit son atmosphère au séjour de deux ans que je fis à Ottawa un peu avant la guerre. L'action des *Désirs* se déroule dans les milieux de la politique et des journaux, que j'ai fréquentés à Hull et à Ottawa. Une petite ville est un microcosme réunissant toutes les circonstances favorables à l'étude des passions: *Aucun chemin n'est sûr* fait revivre un écrivain que j'ai connu quand j'étais directeur littéraire des Editions de l'Arbre, et *Aucune créature*, enfin, évoque en filigrane les Jeune-Canada et *la Relève* à propos des milieux existentialistes et séparatistes des années 50.

Dans *Aucune créature*, le caractère et le comportement de Carrel se compose de la somme des observations conscientes ou non que j'ai faites auprès des directeurs de journaux que j'ai connus au cours de ma carrière et que ma mémoire me restitue amalgamés, fusionnés. Le personnage est imaginaire, autonome — Carrel n'est aucun des journalistes qui ont été à l'origine de sa création, mais ses actes sont dans le champ et dans la projection de ceux qu'un être comme mes modèles *pouvait* poser.

Il ne faudrait pas conclure que mes romans sont autobiographiques, qu'ils ne seraient en quelque sorte que le déchet psychanalytique de l'auteur. Non. Je puis dire que je ne suis aucun de mes personnages, même s'ils sont des projections de mon expérience.

LE PROLOGUE

J'adopte au moment de la rédaction du Prologue une façon de travailler que j'ai perfectionnée depuis, mais qui a peu changé.

Un soir, avenue McDougal, j'entreprends de mettre mes notes au net et, tout à coup, ému par le souvenir de Roger Morin, je me mets à écrire d'une grosse écriture spontanée, sans

aucune arrière-pensée de publication. La transposition de cet ancien camarade au personnage se fit sans que j'en aie clairement conscience. Pendant que j'écrivais, la vérité de Jérôme, personnage imaginaire, devenait à mes yeux plus vraie, plus authentique que celle de mon ancien ami. Celui-ci n'avait pas l'unité de Jérôme, car je n'avais connu qu'un aspect de lui. Je l'avais d'ailleurs bientôt perdu de vue, puis perdu définitivement. Il ne me restait de lui qu'un souvenir, mais en assumant ce souvenir d'un autre, Jérôme lui donnait une vérité esthétique. (Le même phénomène devait se reproduire pour Berthelot Brunet que je ne parvenais pas à faire revivre dans l'essai que je préparais à la demande de son frère, mais qui sous le nom de Maugret, unifié et par ressaut grandi, devient plus vrai que le Berthelot historique, forcément fragmentaire, que les gens ont connu.)

Chaque fois que je touche au personnage de Roger Morin, je suis inspiré. Il revit dans mon personnage de Jérôme, dans l'ami de Sarto, conforme à la vérité et cependant imaginaire, plus vrai que si je le copiais ou copiaais la vie, mais servant de point de départ à ma rêverie. C'est son esprit que j'incarne dans mon personnage.

DEUX IMAGES

Ce soir-là, j'écris d'un seul jet le récit de la vie de Jérôme, d'abord intitulé *Episode de la vie de collègue*. Cette évocation, avec la description de l'incendie de la ferme des Prévost et de la mort de Fernand, fut à l'origine du *Prologue*. En fait, c'est le rapprochement de ces deux morts, de ces deux images de morts, à la fois si différentes et si semblables, qui ont déclenché l'acte créateur dont devait sortir mon premier roman. La première image, je l'avais fixée à Saint-Faustin, l'année même de la mort de Fernand, brûlé vif comme le petit héros de mon récit.

C'est dans mon bureau de la rue Langevin, à Hull, que j'écrivis la seconde partie du *Prologue*. Par la grande baie vitrée qui éclairait la pièce, je pouvais suivre le va et vient des Hullois sur la petite place triangulaire du bureau de poste.

DONNER VIE

Au moment de la rédaction du Prologue, je suis à Ottawa et le recul, l'isolement m'inspirent de donner vie à des personnages. Ou plutôt de raconter une histoire, de faire revivre les personnages qui m'ont suivi dans ma petite chambre de l'avenue McDougal et qui me tiennent compagnie dans mes longues marches le long du canal Rideau ou en direction de Hull, où je me rends souvent à pied le matin après le petit déjeuner.

Jusque là, j'avais publié des articles, des poèmes, j'avais accumulé des notes. Mais depuis quelque temps, je sentais le besoin de m'exprimer plus complètement, de faire passer dans mes écrits quelque chose de mes expériences des choses et des hommes. *Le Prologue* fut donc conçu autour de deux images: celle de Fernand P., brûlé dans l'incendie de la ferme de ses parents, et celle d'un camarade de collège, qui avait succombé à une péritonite peu avant mon départ pour la capitale.

Je trouvais dans le genre romanesque une façon de m'exprimer plus conforme à ma nature. D'autre part, le dépaysement m'aidait à mieux me voir et à mieux comprendre le milieu que je venais de quitter. Ce phénomène se répétera à mon retour à Montréal et alors mes observations d'Ottawa me serviront pour *Fontile* et les *Désirs et les jours*.

À L'ORIGINE

À l'origine du personnage d'André Laroudan, il y a une phrase, entendue à Farnham, peu avant notre retour à Montréal: "Les enfants X ont fait mourir leur mère de chagrin." Cette phrase m'impressionna fortement. Un personnage, celui d'André, est sorti de la germination des images que me suggérait cette idée.

Tous les autres personnages se sont formés en moi de cette façon, sans que j'en sois conscient avant de commencer à écrire. Ils se sont enrichis de mes expériences, de traits observés en moi-même et dans les autres.

Les lieux où se passent mes romans ne sont importants qu'en autant qu'il existe une relation vivante entre eux et le

personnage. *Fontile* comme *Deux-Villes*, n'est pas Farnham, du moins la ville de ce nom, mais une ville imaginaire qui emprunte certains de ses aspects à mes souvenirs d'enfance.

On trouve dans *Fontile* des paysages de Farnham, d'Ottawa, mais la ville où évolue Julien Pollender est créée de toutes pièces, comme son nom et le nom de tous mes personnages. J'accorde beaucoup d'importance au son des noms. Ils évoquent des personnages, souvent à un moment où ceux-ci ne sont encore en moi qu'à l'état de nébuleuse, où je ne sais ni où ils vont, ni comment leur aventure va se terminer. De même pour les villes.

21 mars 1964 — On trouve le nom de Fonthill dans la Préface à Vathek (Mallarmé, Oeuvres, Pléiade, p. 552). Et il y a un village de l'Ontario qui possède, porte ce nom, (Fonthill). Mais mon titre vient plus simplement du mot latin FONS et du mot île.

ILS POSSÉDERONT LA TERRE

J'écrivais *Ils posséderont la terre* la nuit, après une longue marche avec Jacques Robitaille. Nous faisons halte dans une rôtisserie de la rue Sainte-Catherine dont j'oublie le nom. Je rentrais ensuite par la rue Papineau et, assis dans mon lit, je trouvais encore assez d'énergie pour écrire dans mes cahiers jusqu'à l'aube, rédigeant quelques pages de mon roman ou un article pour *la Relève*. J'écrivais sur une tablette de bois et transcrivais le matin dans la pièce qui prolongeait ma chambre et où j'installais ma machine à écrire sur le tabouret du piano.

Je dormais ensuite jusqu'à midi. Puis, c'était le retour à la salle de rédaction où je retrouvais Claude pour répondre au courrier de *l'Arbre* ou pour élaborer le prochain numéro de *la Relève*. Nous écrivions nos éditoriaux dans le bureau de Desmarais ou dans un restaurant grec, angle Saint-Laurent et Notre-Dame.

MES PERSONNAGES

Le tourment de mes personnages naît d'une exigence intérieure qui les empêche de se complaire en eux-mêmes, aussi bien que de la conscience qu'ils prennent, de leur sécheresse,

de leur incapacité de se donner. Mais alors que cela, selon ma conception, leur confère une dimension intérieure et une indiscutable grandeur, on a trop souvent voulu n'y voir que déficience. Alors que si un homme me dit qu'il est un grand pécheur, je ne le mépriserai pas et me tournerai plutôt vers moi-même pour reconnaître que j'en suis un aussi; le critique et le lecteur se sont mis d'accord trop souvent pour jeter la pierre à André Laroudan, à Julien, etc.

COURANT

La disparition de *l'Arbre* m'a coupé non seulement des personnes, mais du courant intellectuel. Cependant, dans ma solitude forcée, je ne perds pas mon temps. Peu d'écrivains, même parmi les jeunes, lisent plus que moi, se tiennent plus au courant, sont plus au fait. Des forces s'accroissent. Mais les livres, les conversations ne remplacent pas le contact du réel, l'action, la main à la pâte. Des théories, comme celles de Sollers, de Le Clézio, d'autres ont besoin pour vivre de conversations. La solitude est nécessaire pour concevoir, mais sans la parole, les échanges, les idées s'étiolent. L'écrivain doit être aussi un homme qui parle. *Mais j'ai perdu le contact.* J'ai besoin des autres comme interlocuteurs, comme sounding board, comme protagonistes. L'avant-garde est à ce prix.

ROMAN (avec MALADIE)

Mes cahiers de cette époque m'apparaissent, à distance, comme des oasis où l'âme s'arrête de fuir, de craindre, de se tourmenter, pour souffler un moment, reprendre haleine, assouvir sa soif de tendresse et de compréhension. Mon roman n'est que cela, bien incomplètement, bien imparfaitement et pour voir cela, il faut oublier l'affabulation, se laisser porter par le rythme, le ton, la sérénité des points de vue.

Robert CHARBONNEAU

**BULLETIN D'ABONNEMENT À
LA BARRE DU JOUR**

Nom

Adresse

Veillez m'abonner à partir du numéro

Vous trouverez ci-joint un paiement de

6 numéros : \$10.00 (1 an) à l'étranger : \$12.00

LA BARRE DU JOUR,
665, rue Crevier, Montréal 379, Qué.

Vient de paraître

BLA - BLA - BLA

poésie-objet de

BERNARD TANGUAY

aux ÉDITIONS FONT

En vente partout au prix de \$1.50

distribution exclusive :

LA BARRE DU JOUR

665, rue Crevier, Montréal 379, Qué.

Vient de paraître

LE CENTRE BLANC

poèmes de

NICOLE BROSSARD

illustrés par Marcel Saint-Pierre

aux ÉDITIONS D'ORPHÉE

Tirage limité à 175 exemplaires

En vente partout au prix de \$3.00

distribution exclusive:

LA BARRE DU JOUR

665, RUE CREVIER

MONTRÉAL 379, QUÉ.

Vient de paraître

SLURCH

suite érotique de

MARIE-FRANCINE HÉBERT

En vente partout au prix de \$2.95

distribution exclusive :

LA BARRE DU JOUR

665, RUE CREVIER, MONTREAL 379, QUE.

Vient de paraître

SUITE LOGIQUE

poésies de

NICOLE BROSSARD

En vente partout au prix de \$1.60

Les Editions de l'Hexagone

1247, rue St-Denis, Montréal 129

Vient de paraître

UN LIVRE

roman de

NICOLE BROSSARD

En vente partout au prix de \$2.50

LES ÉDITIONS DU JOUR

1651, rue Saint-Denis, Montréal

Saint-Denys Garneau

Oeuvres

Édition critique présentée par Jacques Brault, professeur assistant, et Benoît Lacroix, professeur titulaire à l'Institut d'études médiévales.

TABLE DES MATIÈRES — Introduction générale; Chronologie de Saint-Denys Garneau — POÉSIE : Oeuvre poétique publiée par l'auteur (*Regards et jeux dans l'espace*); Oeuvres poétiques posthumes (Juvenilia, Poèmes retrouvés) — PROSE : Oeuvres en prose publiées par l'auteur; Oeuvres en prose posthumes (Journal, Nouvelles et essais, Juvenilia, Varia, Correspondance) — Notes et variantes; Index alphabétique des noms cités; Index alphabétique des poèmes.

1970. Un volume de 1,320 pages
(5½ x 8½), relié similicuir sous
jaquette de couleur : \$25.00
[8405 0152 8]



**Les Presses
de l'Université
de Montréal**

C.P. 6128, Montréal 101, Canada

études françaises

Revue consacrée aux lettres françaises
et canadiennes-françaises

Dans chaque numéro :

des articles, notes et documents originaux,
comptes rendus, écrits par des spécialistes canadiens
et étrangers ainsi que des textes de création.

ÉTUDES FRANÇAISES paraît 4 fois l'an :
en février, mai, août (numéro spécial) et novembre.

L'abonnement : \$5.00; le numéro : \$1.50

Spécimen gratuit sur demande au Service de publicité
des Presses de l'Université de Montréal.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE OU CHEZ L'ÉDITEUR



Les Presses de l'Université de Montréal
Case postale 6128, Montréal 101, Canada

BAnQ NUMÉRIQUE

Erreur de pagination

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

*Achévé
d'imprimer
en février
mil neuf cent
soixante-onze
sur les presses
des
Ateliers
Jacques Gaudet
Limtiée
à Saint-Hyacinthe*



KATERI TEKAKWITHA

*Jeune Iroquoise devenue
chrétienne et morte en
odeur de sainteté
à Caughnawaga,
près de Ville-Marie
(Montréal), en 1680.*

Kateri adorait des dieux de feuillage.
Ils étaient beaux mais ne répondaient pas.
Elle priait l'eau, la rosée, les nuages,
Mais pour rien, à pleurer, au fond des bois.

Pourtant elle était belle aussi, comme l'ancolie,
Et ses yeux battaient comme la feuille du ginkgo.
Et plus belle encore, hâlée de mélancolie
A cause du silence des échos . . .

Un jour lui fut dit que les herbes, que les eaux,
Que l'odeur mouillée de ce maïanthème,
Que le vol et la folle joie des oiseaux,

C'est simplement le signe partout que Dieu t'aime.
Mais ce n'est pas Dieu, certes, Dieu est plus **voisin**.
Et elle mourut vite, du parfum de Dieu sur son sein.

GUSTAVE LAMARCHE

Ce poème fait partie d'une nouvelle série de poèmes canadiens
présentés par la

COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

\$2.00

17 MAR 1971

LIBRAIRIE
GÉNÉRALE

Des textes de Michel Beaulieu, Nicole Brossard, François Charron, Jean-Yves Collette, Marie-France Hébert, Jean-Marie Poupart, Janek Sinoé et Bernard Tanguay ainsi que des inédits de Robert Charbonneau présentés par Jacques-A. Lamarche.

